

JOURNAL HELVETIQUE O U RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie; de Poësie;
de Traits d'Histoire, ancienne & moderne; de
Découvertes des Sciences & des Arts: de Nou-
velles de la République des Lettres; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cu-
rieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

DÉDIÉ AU ROI.

AVRIL 1742.



A NEUCHÂTEL.
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

M D C C X L I I.

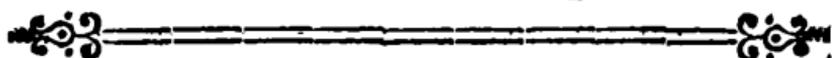
Avec Approbation.





JOURNAL HELVETIQUE, DÉDIÉ AU ROI.

AVRIL 1742.



TROISIEME LETTRE.

A Mr. BOURGUET, Professeur en Philosophie & en Mathématiques à Neuchâtel; sur divers Points concernant le Culte des Dieux d'Égypte, & en particulier celui d'ISIS à Rome.

MONSIEUR,

JE ne crois pas avoir assés fait en montrant, que, loin qu'il fut impossible que les Romains conussent les Dieux d'Égypte, par les Grecs, avant le Règne de TULLUS HOSTILIUS, il est naturel de présumer que ces Divinités furent conües en

Italie, dès qu'il y eut passé des *Grecs*, du moins, depuis l'arrivée des *Arcadiens* conduits par *EVANDRE*. J'ai envie d'examiner encore cette présomption, pour m'assurer que l'Histoire ne lui est point contraire. Cet Examen ne sera, ni désagréable, ni sans utilité. On aime à voir comment les Connoissances, les Idées, & les Usages des Homes, se comuniquent des uns aux autres. Plus ces choses sont intéressantes pour eux, plus elles attachent. L'Histoire de la Religion d'une Nation, interesse par cet endroit, quelque absurde qu'elle soit. On a recueilli ce que les Auteurs Romains parvenus jusqu'à nous ont dit sur la Religion, le Culte, les Cérémonies, les Prêtres &c. de ce fameux Peuple : Mais on n'a pas suivi d'assés près, ces Usages, en remontant pié à pié, jusques à ceux de qui les Romains les tenoient. L'Histoire de trois ou quatre Divinités Etrangères, reçues assés tard à Rome, est tout ce que nous avons d'un peu détaillé sur ce sujet. Ce que je vai faire, ne sera donc pas une répétition de ce que de plus habiles Gens auront mieux dit. J'entreprends de justifier que les *Grecs* ont fourni aux *Romains*, leurs Dieux ; & que les principaux de ces Dieux étoient ceux que l'*Egipte* avoit doné aux *Grecs*. *ISIS* & *OSIRIS* seront l'objet parti-

culier de mes Remarques. Elles mettront en état de mieux sentir le fort & le foible des preuves sur lesquelles Mr. *Olivieri* a soutenu que le Culte de ces Divinités n'a été admis à *Rome*, que quelques Siècles après *ROMULUS*.

Si les premiers Habitans de l'*Italie* étoient du nombre des Peuples qui conoissoient & adoroient les Dieux d'*Egypte*; ou si pendant les Migrations, après lesquelles ils s'établirent en *Italie*, ils avoient longtems séjourné parmi ces Nations, qui honoroient ces Divinités; il faudra convenir, à moins qu'on n'ait des preuves positives du contraire, qu'arrivés & établis dans leur nouvelle Patrie, ils y continuèrent d'honorer ces Dieux, qui avoient été jusqu'alors les Objets de leur Culte.

Les *Ænoiviens* furent les premiers qui passèrent de la *Grèce* en *Italie*. *ÆNOTRUS*, leur Chef, le même que *JANUS*, étoit Fils de *LICAON*, Roi d'*Arcadie*. On place communément cet Événement du tems de *Joseph*: Mais Mr. *Newton* le raproche d'environ six cents Ans (a), en le plaçant sous le Règne de *DAVID*. Cette différence n'en mettra aucune dans l'usage que j'en veux tirer. *PELAGUS*, Aïeul d'*ÆNOTRUS*, & qui

X 3

(a) Chronol. des anciens Roïaumes, pag. 153.

fut le premier Roi d'*Arcadie*, étoit un de ces Chefs des *Phéniciens* chassés de l'*Egypte* par *Misphragmutosis*, ou *Tetbmosis*. Les *Phéniciens* ou *Egyptiens* qu'il avoit amenés en *Grèce*, & qui lui formèrent un Roiaume, y établirent le Culte de leurs Dieux. Il y continua sous ses Successeurs. Les Enfants de *Lycaon* son Petit-Fils, furent élevés dans ces Idées. *Aenotrus* & les *Arcadiens* qui l'accompagnerent en *Italie*, les y portèrent sans doute. Ces *Aenotriens* étoient les mêmes à qui l'on donna aussi le Nom d'*Aborigines*.

Deux Colonies de *Pelasges* succédèrent aux *Aenotriens*. La première étoit composée d'*Arcadiens*; la dernière, de *Thessaliens*. *Hémon*, Fils de *Pelasgus*, se forma un Roiaume dans l'*Hémonie*, appelée ensuite *Thessalie*. Ces *Thessaliens* n'étoient donc pas moins *Egyptiens* ou *Phéniciens* d'origine, que les *Arcadiens*.

Ces derniers envoièrent une nouvelle Colonie en *Italie*, soixante Ans avant la Guerre de *Troie*. *Evandre* en fut le Conducteur. Ils s'établirent sur le Mont *Palatin*.

Du tems d'*Evandre*, *Hercule* aiant encore amené dans ces Contrées des *Péloponésiens*, des *Phénécates*, & des *Epiéens*; ils s'y arrêterent, & occupèrent le Mont *Capitolin*.

Enfin vinrent les *Albains*, après la ruine

de Troie. C'étoient des *Arcadiens*, des *Pélasges*, des *Épéens* & des *Troïens*, qui suivirent ENEË. Ils prirent le nom commun de *Latins*, & bâtirent *Rome*. *Denis d'Halicarnasse* est le Garant de ces Faits.

Toutes ces Colonies venoient donc immédiatement de la Grèce ; d'un País où régnoient des Princes de Race Égyptienne ou Phénicienne, & où les Cultes des Divinités d'Égypte, étoient les dominans.

Mr. *Pelloutier*, qui regarde les premiers *Pélasges* come des *Peuples Celtes* (sentiment apuïé de bien des probabilités) convient (a) que le nouveau Peuple qui leur succéda dans la Grèce, & qui n'étoit que de ces Colonies de *Phéniciens*, de *Siriens*, d'*Égyptiens* &c. allant s'établir en *Italie*, y introduisit une *Réligion*, des *Cérémonies* & des *Coûtumes* qu'ils avoient eux mêmes reçûes des *Orientaux*. C'est d'après *Denis d'Halicarnasse*, qu'il fait cette Observation. Cet Historien le répète en plus d'un endroit, & de plus d'une manière (b). Son But le demandoit. Il écrivoit pour convaincre les *Romains* qu'ils devoient tout aux *Grecois*. J'espère, dit-il dans sa Préface, *prouver évidemment, que les premiers Fondateurs de Rome*

[a] Hist. des Celtes. Liv. I. Chap. X. pag. 180. .
 b Lib. I. p. 17. 19. 25. 26 31.

*prirent naissance dans la Grèce. Voilà pour-
quoi il remonte aux premières Colonies qui
peuplèrent l'Italie, & y formèrent les di-
verses Peuples, qui, réunis sous les Noms
de Latins & d'Etrusques, fournirent les Ha-
bitans de Rome.*

De cette Vérité reconüe, il résulte une
Présumption, générale qui doit passer pour in-
contestable, j'usqu'à ce qu'on ait des Temoi-
gnages authentiques, où, au moins, des
Présumptions contraires & également for-
tes à lui opposer; c'est que ces Grecs apor-
tèrent en Italie les Idées, les Coutumes,
les Cérémonies Religieuses des Grecs en
général, & en particulier celles de chacun
des Peuples dont leurs Colonies étoient
composées.

Mais ne nous en tenons pas à ces géné-
ralités: Prenons chacun à part, les Dieux
que nous trouverons, qui ont été honorés
en *Italie*, dès les premiers tems; nous ver-
rons qu'on les devoit tous à *l'Egipe*.

„ Les Arcadiens, après s'être bâti des
„ Demeures à leur manière au pied du Mont
„ Palatin, élevèrent des Temples par Ordre
„ de Thémis (a): Le Premier à PAN le Li-
„ cien, le plus-ancien des Dieux chez les Arca-
„ diens, & pour lequel ils ont le plus de Véné-

a Dion. Halicarn. Lib. I. Cap. XXIV.

ration. „ Ils dressèrent un Autel à
 „ PAN dans ce nouveau Temple, & lui
 „ firent un Sacrifice avec toutes les Cérémo-
 „ nies qui sont en usage dans leur País. Les
 „ Romains continuoient encore de le faire
 „ au Mois de Février, après le Solstice
 „ d'Hiver, sans avoir rien changé des solem-
 „ nites ordinaires.

Ce Dieu PAN, les *Arcadiens* n'apprirent pas à le conoître en *Italie*; *Denis d'Halicarnasse* n'est pas le seul de qui l'on tienné, qu'ils l'aportèrent avec eux: *Ovide* l'a dit aussi (a).

Transulit Evander Silvestria Numina secum.

Mais qui étoit Pan? C'étoit un *Egyptien*, qui comandoit des *Ethiopiens*, que *Sésostris*, ou, *Sésac*, avoit dans son Armée (b). Les *Ethiopiens* avoient coutume de danser avant que de livrer Bataille. On les peignoit come des *Satyres* avec des pieds de Chèvres, parce qu'ils sautoient come ces Animaux. Les *Egyptiens* & les *Phéniciens*, Auteurs de la coutume de déifier les Hommes après leur mort, firent cet honneur à Pan. Et une pretive que les *Arcadiens* vénéroient le Pan d'*Egypte*, & non celui des *Grecs*; C'est qu'ils regardoient Pan, come leur plus an-

a Fast Lib. II.

b NEUVTON. Chronolog. des anc. Roiaum. p. 22. Plusieurs, dit *Diodore de Sicile* (Lib. L.), croient que PAN est le même qu'*Osiris*.

ancien Dieu: Au lieu que les Grecs le mettoient du nombre des trois plus-nouveaux qu'ils eussent, ainsi qu'on l'apprend d'Hérodote, qui panche pour le sentiment des Egyptiens. *Chez les Grecs, dit-il (a), Les plus-nouveaux des Dieux sont Hercule, Bacchus, & Pan; Mais chez les Egyptiens, Pan est le plus ancien, même des huit Dieux, qui passent pour les Premiers.*

Le même Historien raporte ailleurs, que les *Mendesiens* honoroient particulièrement les Chèvres, & sur tout les Boucs, par respect pour *Pan*, qu'ils mettoient au nombre des huit Dieux. Ils apelloient le *Grand Pan*, le Chef des Gardeurs de Chèvres, Ordre qu'ils consideroient beaucoup. Ce ne fut que du tems de Miltiades, que les *Athéniens* bâtirent le premier Temple qu'ils élevèrent à ce Dieu (b).

Le second Temple que les Arcadiens érigèrent, a leur arrivée en *Italie*, au rapport de Denis d'Halicarnasse, fut dédié à la VICTOIRE. C'étoit encore une Déesse Egyptienne, la même que *Minerve* adorée à Athènes sous le Nom de *Victoire*, NIKE (c). Selon Diodore de Sicile (d) elle étoit Reine des Amazones, & s'apelloit *Mirina*. Elle con-

a Lib. 2

b Hérodote. lib VI.

c CUPER. Observ. Lib. III. Cap. XIII.

d Lib. 3. p. 131. 132. & 140.

quist les Isles Atlantiques & *Gorgones*, subjugua les *Arabes*, la *Sirie* & la *Cilicie*, & traversa la *Phrigie* dans l'Armée de *Bacchus*, dont elle comandoit les Femmes. Les Egyptiens honorèrent cette Conquérante sous les Noms de *Neith* & de *Nitocris*. *Platon*, qui nous apprend le premier, (a) dit, parlant de la Ville de *Sais*, Que le Nom de sa Fondatrice, est c ez les Egyptiens, *Neith*; & chez les Grecs, *Minerve*. Le nom de *Nitocris*, vouloit dire, *Minerve Victorieuse*. Les Romains convenoient (b), que c'étoit *Minerve*, Fille du *NIL*, que les *Saites* adoroient. Les Athéniens, qui étoient une Colonie de *Sais*(c), eurent pour Patrone cette *Minerve*, Déesse Tutelaire de leurs Pères en *Egypte*. Aussi a-t-on remarqué (d) qu'à Athènes, les Fêtes instituées à son honneur, se célébroient avec les mêmes Cérémonies qu'en *Egypte*. (e)

Le Troisième Temple que bâtirent les *Arcadiens* en *Italie*, aussi-tôt qu'ils furent en état de le faire, fut consacré à *CERES* (f)

a In *Timeo*. p. 1043. a.

b *CICER.* De *Nat Déor.* Lib. 3.

c *iod. Sic* Lib 1.

d *MARKHAM.* *Can. Chron. Sæc. IX.* p. 132 133.

e Mr. l'Abc de *Fontenu* a prouvé que les Athéniens confondirent, cette *Minerve* avec *Isis*. Voy. sa seconde *Dissertation sur le Culte d'Isis dans la Germanie*: pag. 155.

f *Dion. Hal.* ubi *suprà*.

J'ai rapporté ci-dessus, d'après Hérodote, que c'étoient les Filles de Danaüs, qui apportèrent d'Egippte en Grèce les Mystères de Cérés. Diodore de Sicile raconte à quelle occasion les Athéniens comencèrent à les célébrer (a), conformément à ce qui se pratiquoit en Egippte, d'où il dit aussi qu'ils furent alors empruntés. Nous verrons dans la suite, que cette Cérés étoit Isis même. Remarquons seulement ici, que les Arcadiens établirent, non des Prêtres, mais des Prêtresses, pour desservir ce Temple, *selon la Coutume des Grecs*, dit Denis (b); *dans laquelle, ajouté-t'il, les Romains n'ont fait aucun changement.*

Le Quatrième Temple que nomme cet Historien, fut élevé par les Arcadiens à NEPTUNE HIPPIEN.

Le Nom de Neptune est Egipptien. *Neptun*, dans cette Langue, veut dire *l'Extrémité des Terres & les Promontoires, qui touchent à la Mer*; C'est de Plutarque (c) qu'on le fait. Bochart & Arias Montanus, dit feu Mr. Newton (d) placent *Naphthubim*, Peuple sorti de Mizraïm sur les Côtes de la Marmorique & de Cirène: *Genes. X. 12.* C'est de là que Neptune & sa Femme Neptis, peuvent avoir tiré leurs Noms; Ces mots Neptune, Neptys &

a Diod. Sic. Lib. I.

b Dion. Hal. Lib. I. Cap. XXIV.

c De Id. & Osia.

d Chronol. des Anc. Royaum. p. 250.

Naphthuhim, signifiant un Roi, une Reine & un Peuple, qui habitent sur les bords de la Mer. Il est vrai que les Prêtres Egiptiens ne portoient aucun respect à Neptune, quoiqu'ils le regardassent comme un Dieu, Herodot. Lib. 2. ; parce, sans doute, qu'il s'étoit joint aux Titans contre les Dieux ; C'est-à-dire, qu'il avoit été du nombre des Grands, qui s'étoient soulevés pour faire abroger l'Ancienne Religion, & en établir une nouvelle. Mais il fut dans la suite déifié en Libie (f) où il régna ; & d'où son Culte se répandit dans la Grèce. Les Arcadiens l'appellèrent *Hippien* ou *Equestre*, parcequ'ils lui attribuoient l'invention d'ateller les Chevaux (g) & de les monter. Des Auteurs Egiptiens l'attribuoient à Sesostris. Cela se concilie par l'observation, que Neptune comandoit la Flote de ce Prince.

Après avoir nommé ces quatre Temples, Dénis parle des autres en général, en ces termes (c). „ Les Arcadiens érigèrent à „ *d'autres Dieux*, des Temples, des Autels & „ des Statües ; Ils établirent des Sacrifices, des „ Expiations & d'autres Cérémonies conformes „ *leur Religion*. Elles se pratiquoient encore

a Nepruni nomen ab initio nulli usurpaverunt nisi libyes, qui semper hunc Deum in honore habuerunt. Herodot. Lib. 2.

b Pausan. in Arcad.

c Dion Hal. Lib. 1. Cap. XXV.

„ de mon tems , dans toute la régularité
 „ de leur institution.

Quand on n'auroit pas ces détails par lesquels il paroît que ces Grecs suivirent les Idées & les Coûtumes de leur Pais natal, ne fufiroit-il pas, pour n'en pouvoir douter, de réfléchir, qu'Evandre leur Chef, & ensuite leur Roi, étoit en grande Vénération parmi eux & les anciens Habitans du Pais, tant pour son Savoir, qui paroiffoit tenir du Miracle aux yeux des Peuples de ce Siècle-là, que parceque Carmenta, sa Mère, y passoit pour une espèce de Divinité, par ses prédictions, d'autant plus frappantes, qu'on n'avoit encore rien vû de pareil en Italie, où la Sibille n'arriva que quelques Siècles après.

Ovide confirme par son témoignage, qu'Evandre apporta avec lui les Dieux des Arcadiens [a].

*Exul ab Arcadiis Latios Evander in agros
 Venerat : impositos atuleratque Deos.*

Ces Dieux n'étoient pas les Pénates seuls. Evandre enseigna aux Peuples du Latium à honorer premièrement Faunus & Mercure, & après eux plusieurs autres. C'est Ovide qui s'explique aussi lui-même.

*Sacraque multa quidem, sed Fauni prima
 bicornis*

Has docuit gentes alipedisque Dei.

a Fast. v.

Quelles auront été ces autres Divinités, que Dénis d'Halicarnasse dit que les Arcadiens honorèrent, en leur bâtissant des Temples & des Autels, & dont Ovide, sans les nommer non plus, dit qu'Evandre enseigna le Culte aux Nations d'Italie?

Il est naturel de répondre à cette question, que ce furent, sans doute, les Divinités qu'Evandre devoit honorer le plus, selon les idées des Grecs en général, & des Arcadiens en particulier, après Pan, le même que Faunus d'Ovide, & après Mercure, la Victoire, Cérés & Neptune. *Apollon* & *Isis* n'en étoient-ils point? Evandre ne les négligea pas: Plusieurs raisons me le persuadent.

Pour ne rien dire de la Vénération particulière des Grecs pour *Apollon*, & spécialement de celle des *Lacédémoniens*, dont les *Crotoniates*, les *Locriens*, les *Campaniens*, les *Brutiens*, les *Sabins*, les *Samnites* & les *Tarentins*, étoient des Colonies (a), de ces *Lacédémoniens*, qui croioient devoir à *Apollon* les Loix dont ils jouissoient (b). Je m'en tiendrai aux sentimens de respect & de reconnoissance qu'Evandre devoit à ce Dieu, & dont il témoignoit aussi d'être rempli. Les Conseils & la Protection:

a Vide MEURS. Miscell. Lacen. Lib. I. Cap. VII.

b Id. ibid. Lib. II. Cap. V.

d'*Apollon*, l'avoient conduit en *Italie*, où des Avantages plus grands que ceux dont l'exil de sa Patrie l'avoit privé, récompensèrent son obéissance. *Virgile* lui fait célébrer ainsi ces Bienfaits (a).

*Me pulsum Patriâ, pelagi extrema sequentem,
Fortuna omnipotens, & ineluctabile Fatum.
His posuere Loci: Matrisque egere tremenda
Carmentis Nympha monita, & Deus auctor
Apollo.*

Croira-t-on, après cela, qu'*Evandre* ne chercha pas à rendre à *Apollon*, les hommages les plus solennels, en lui marquant sa juste réconnoissance, par l'Erection de quelque Temple ou Autel à son honneur ?

Apollon d'ailleurs étoit déjà connu en *Italie*, si la Tradition de ceux de *Métaponte*, rapportée par *Herodote* [b], qu'*Apollon* étoit venu dans leur Ville, honneur qu'il n'avoit fait à aucune autre en *Italie*, étoit aussi ancienne que les Habitans la faisoient.

Personne n'ignore qu'*Apollon* étoit un Dieu d'*Egypte*. *Danaüs* lui batit un Temple sous le nom d'*Apollon Loup* ΛΥΚΙΟΥ, & lui dressa une Statue: Car en ce tems là, c'est une Remarque de *Pausanias* qui le raconte,

a *Æneid.* Lib. VIII.

b Lib. IV.

te, [a] on croit qu'il y avoit des Statües qui représentoient les Dieux, sur tout en Egipte.

Pour MERCURE, quoique Cicéron en compte cinq, entre lesquels il y en a trois Grecs, celui qu'*Evandre* honoroit, étoit le *Mercur* des Arcadiens, & le même que le premier *Mercur* d'Egipte, le Thoyt [b]. Le Culte de ce *Mercur*, étoit presque inseparable de celui d'*Isis*, come l'a bien remarqué Mr. l'Abé de *Fontenai*, dans sa première Dissertation sur le Culte d'*Isis* en Germanie [c]. Ainsi *Evandre* reconnoissoit & adoroit sans doute cette Déesse. Nous n'avons pas de preuves expresses qu'il lui rendit des hommages sous ce Nom là; mais il n'en est pas moins certain qu'elle étoit l'Objet de la vénération sous ce Titre, de même que sous ceux de *Diane*, de *Cérés* & d'*Opis*. Les Temples en grand nombre, qu'elle avoit dans la Grèce, & en particulier celui de Corinthe, sous le Titre d'*Isis Pelagia*, que l'Invention des Voiles & de l'Art de naviger lui avoit fait doner, l'y rendoient si fameuse, qu'un Savant, come *Evandre*, ne pouvoit ignorer l'étendue du pouvoir

Y

a Lib. II.

b CICER. De Nat. Deor. Lib. 3. Voy. MARSHAM. Can. Chron. Sæc. I p. 35.

c Memoires de l'Academ. Roiale des Inscript. & Bell. Lettr. de Paris. Tom. VII. p. 104. Edit. d'Holl.

qu'on lui attribuoit , & par là combien il importoit de se la rendre favorable.

Je ne m'arêterai pas à rapporter les témoignages des Historiens, qui justifieroient qu'aucune Province de la Grèce ne s'étoit dispensée d'ériger des Temples ou des Autels à Isis. Il me suffit de faire observer, que les Colonies d'Egiptiens, qui passèrent en Grèce, y portèrent le Culte de cette Reine d'Egipe, déifiée après sa Mort, de même que celui de leurs autres Dieux. *Apulée* qui lui fait rapporter à elle même un bon nombre des différens Noms sous lesquels chaque Peuple l'adoroit, pouvoit bien dire après cela, qu'elle étoit adorée par toute la Terre. „ Les Phrigiens, dit-
 „ elle, [a] m'appellent *la Mère des Dieux de*
 „ *Pessinunte* ; les Grecs originaires de l'At-
 „ tique, *Minerve d'Athènes* ; les Cipriens ex-
 „ posés aux flots de la Mer, *la Venus de*
 „ *Paphos* ; les Crétois, Tireurs d'arc, *Diane*
 „ *Dictinne* ; les Siciliens, *Proserpine du Stix* ;
 „ Ceux d'Eleufis, *l'Ancienne Déesse Cérés* ;
 „ D'autres, *Junon* ; d'autres, *Bellone* ; d'au-
 „ tres, *Hécaté* ; d'autres, *Rhamnufie* : Les
 „ Ethiopiens éclairez par les premiers raïons
 „ du Soleil, & les Ariens, & les Egiptiens,
 „ qui possèdent la plus-ancienne Théologie,
 „ m'honorant par des cérémonies qui me

„ sont propres , m'appellent de mon véritable Nom, *La Reine Isis*. Ce Témoin, Apulée , n'est pas ancien par rapport à la question que nous traitons : Mais le Culte de chacune de ces Divinités , dans les Endroits de la Grèce , où il se célébroit principalement , étoit de l'institution des premiers *Egiptiens , Phéniciens , Phrygiens , Ethiopiens &c.* qui vinrent s'y établir , avant qu'Evandre passât en Italie.

Mais je ne puis m'empêcher de vous citer , *Monsieur* , une Inscription que vous vous souviendrez d'avoir vüe dans les Voïages de Spon [b]; Il la copia dans l'Isle de Delos. C'est , dit-il en l'expliquant [b] , *l'Exécution d'un Vœu , qui avoit été fait à Sérapis , Isis , Anubis , Castor & Pollux ; sur quoi cet habile Antiquaire conjectura , que ces Divinités avoient là un Temple , ou du moins un Autel dans le Temple d'Apollon , quoique les Historiens n'en aient pas parlé.*

La Raison pourquoi je fais mention de cette Inscription & de l'idée de Spon , est , qu'en admettant sa conjecture , que personne , je m'assure , ne trouvera réjettable ; il en résulte une observation , qui explique l'association d'Apollon & de Clatra , dans le Monument de Lerprius. Car , si les Dieux

Y 2

a Tom. III. pag. 88.

b Tom. II. p 185.

324 JOURNAL HELVETIQUE
 d'Égypte avoient des Autels dans quelques Temples d'Apollon, ces Divinités étoient du nombre des Dieux *Sinnaves*, & qu'on associoit ensemble en leur bâtissant des Temples & des Autels en commun. ΤΕΟΙ ΣΥΝΝΑΟΙ, ΟΜΟΝΑΟΙ, ΣΥΝΒΟΜΟΙ, ΟΜΟΒΟΜΙΟΙ. Apollon & Isis-Ciatra sont un exemple à ajouter à ceux qu'a recueillis Mr. d'Arnaud [a]. Lerprius suivit en cela l'usage que les Grecs avoient reçu de Égyptiens. Toutes les principales raisons qui autorisoient cette coutume, exposées par Mr. d'Arnaud, convenoient aux deux Divinités honorées par ce Romain. Je toucherai quelques-unes de ces raisons. Cette petite Digression servira à expliquer nôtre Planche, & ne sera pas sans influence sur la question que nous traitons.

Les Divinités regardées comme Dispensatrices des mêmes biens, étoient communément invoquées ensemble. Apollon & Isis passaient pour disposer des plus précieux des Biens, & des Maux qu'on craint le plus; de la Santé, des Maladies & de la Mort. C'étoit à Isis qu'on croïoit devoir un grand nombre de Remèdes. On lui attribuoit en particulier, le pouvoir de rendre la vûe aux Aveugles, & d'en priver ceux qui s'attiroient sa colère [c]. L'Épithète de *Salutaris*,

a Comment De Diis PAREDRÖIS lib. I. Cap. X. seq.

b Voi. Cuper. Harpocr. p. 157.

qui lui est donnée dans les Inscriptions, marque l'idée que l'on avoit de son pouvoir pour conserver la vie des Homes, & les délivrer des dangers auxquels ils sont exposés. C'est la raison des Vœux qu'on trouve que les Malades lui adressoient, & des Amulettes sur lesquels on voit la représentation de cette Déesse, ou de quelqu'un des Dieux de sa suite: Car elle étoit toujours comprise dans les honneurs qu'on leur rendoit, come en général cela avoit lieu à l'égard de tous les autres Dieux associés. [a]

Quant à Apollon, son pouvoir sur la Santé, est un de ses Atributs des plus connus. Aussi les Monumens lui donent-ils, tantôt le Titre de *Sauveur* & de *Conservateur*, SOTER, *Salutaris*, tantôt celui de *Destructeur* [b]: Car quelques-uns font dériver son Nom d'un mot Grec, qui signifie, *perdre, faire périr*. On croit que c'étoit lui qui envoioit les Pestes [c], & qui frapoit les Homes de mort subite (d), come Diane les Femmes; & voilà pourquoi il étoit mis dans le nombre des Dieux malfaisans. (e)

a D'Arnaud. *ibid.* *cod.* Lib. Cap. XVI.

b Tam OS APELAUNONTA TAS NOSOUS APOLLONA, quàm APOLLUNTA. cognominatum putant. MACROB. Saturn. I. Cap. XVII.

c Alii cognominatum Apollinem putant OS APOLLUNTA TA ZOA: exanimat enim & perimit animantes cum pestem intemperie colosis inimitit. *Id.* *ibid.*

d Cuper. Harpocr. p. 43.

e A. Gell. Lib. V. Cap. XII.

On joignoit aussi les Dieux que la Mythologie faisoit proches Parens (a). Apollon passoit chez les Egypciens [b] pour Fils d'Isis & de Bacchus; chez les Grecs, pour Frère de Diane, de même que chez les Egypciens. Mais les premiers regardoient Diane & Isis come une même Divinité, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Les derniers appelloient leur Apollon *Orus*: Il avoit de magnifiques Temples sous ce Nom là en Egypte. S'il est vrai, come des Savans l'ont pensé, que le Nom d'*Orus* ait été formé du mot Hébreu, qui signifie *Lumière, splendeur*; rien n'étoit mieux assorti encore, par cet endroit, avec *Clara*, que l'Apollon d'Egypte.

Enfin Apollon & Diane étoient communément associés. On en trouve quantité de preuves dans l'Ouvrage de Mr. d'Arnaud. Or Diane n'étoit pas différente d'Isis. Ainsi, prouvant qu'Evandre connoissoit & adoroit Diane, j'aurai prouvé qu'il adoroit Isis. Mais come l'Identité de l'objet du Culte, n'empêchoit pas que les Païens peu versés dans les Mystères de la Mythologie, ne crussent adorer différens Dieux, lorsqu'ils adoroient réellement le même, sous différens noms; il est bon de faire voir que la Dia-

a D'ARNAUD. De Diis Paredr. Lib. I, Cap. IX.

b Hérodote. Lib. II.

ne, qu'Evandre honoroit, étoit l'Isis Egyp-
tienne-même.

Pour cela il fufit d'observer, que la Diane adorée dans le Latium étoit la Diane des Ephéfiens. Fameufe non-feulement en Afie, mais dans tout le Monde, par son Temple d'Ephéfe, fi ancien qu'on n'en connoiffoit pas certainement le Fondateur, elle ne pouvoit qu'être l'objet de la vénération de tous les Peuples de la Grèce, dont les Colonies péuplèrent l'Italie. Auffi marquèrent-ils cette Vénération, par leur empreflement à consentir à la proposition que leur fit Servius Tullius V^{me}. Roi de Rome, de la reconôître folemnellement pour leur Protectrice comune, en lui bâtiffant un Temple à Rome (a) à fraix comuns. Et il est à remarquer que ce ne fut pas ce Prince qui la leur fit conôître. Son Temple d'Ephéfe étoit déjà fameux, dit *Tite Live*. *Jam tum erat inclitum Dianæ Ephesiæ Templum*. Elle en avoit un chez les Sabins, déjà ancien. Depuis plusieurs Générations, *per multas ætates*, on y voïoit pendües les Cornes d'un Bœuf, d'une grandeur prodigieuse.

Or, que cette Diane fût Isis-même, c'est ce que prouve, pour ne point rapporter les témoignages des Auteurs, la manière dont

Y 4

a Dien. Halle. Lib. IV. Cap. XXXVI. Livius. Lib. L. Cap. XLV.

elle est représentée sur les Médailles d'Antonin-Pie & de Comode, frappées à Ephèse, & sur celle de Claude frappée à Rome (a). Elle y est dépeinte avec plusieurs étages de seins; & il n'y avoit que trois Divinités que l'on représentat ainsi, *Mammofas* & *Mactin-mammis*; Isis, Diane & Cérés. Encore Cuper a-t-il soutenu (b) que Cérés n'étoit jamais dépeinte avec plus de deux seins; & il joint aux deux autres Divinités la Nature à la place de Cérés. Mais outre qu'Isis est la Nature-même, *Reveris Natura Parens*, *Elementorum omnium Domina*, *Sacrorum progenies initialis*, come l'appelle Apulée; Diodore de Sicile ateste que les Statues d'Isis & de Cérés, étoient tout-à fait semblables [c].

De plus; & c'est par cet endroit que je prouve qu'Evandre adoroit Isis sous le nom de Cérés, come sous les deux dont je viens de parler: Il est certain que Cérés n'étoit pas différente d'Isis. Hérodote, (d) Diodore de Sicile (e), & Eusebe (f), le disent positivement. Aussi chez les Hermioniens, les

a On les voit dans DUCHOUL. Rel. des Anc. Rom. p. 77. & 78. M. L'Abé de Fontenay dans la Dissertation que j'ai citée, établit aussi p. 109. cette identité, par une Médaille d'Hadrien, & une Statue.

b Apotheos. Hoem. p. 253.

c Diod. Sic. Lib. I.

d Lib. II.

e Lib. v.

f De gepazant. Evang. Lib. III.

Mystères de Cérès se célébroient dans le Temple d'Isis (a); & ils ne différoient de ceux d'Isis, que par le nom seul (b). Les Egypciens étoient également les Auteurs des uns & des autres.

Mais à quoi bon m'arrêter à raisonner par inférence, puisque, non seulement le Temple érigé par Evandre à Cérès, rend le Fait incontestable : Mais qu'il est encore avéré par le témoignage d'Hérodote (c), que les Arcadiens furent ceux de tous les Grecs qui conservèrent avec le plus de soin le Culte de la Cérès d'Égypte.

Enfin j'ai dit qu'Evandre adoroit Isis sous le Nom d'Opis. Macrobe entr'autres témoigne que les premiers Romains (d) adoroient sous ce Nom la Femme de Saturne, parce que c'étoit Opis & Saturne qui avoient appris aux Hommes à semer le grain. Or Saturne & sa Femme étoient Egypciens, & les Fêtes que les Peuples célébroient, pour marquer leur reconnoissance à l'Auteur de ce Bienfait étoient à l'honneur d'Isis. Diodore de Sicile les décrit de cette manière (e). *Au tems de la Moisson les Hommes ont acoutumé, après avoir fait une ofrande des pré-*

a Pausan. in Corinth.

b Diod. Sic. l. c.

c Lib. II.

d Saturn. Lib. I. Cap. X.

e Lib I.

mices de leurs grains, de faire des Lamentations à côté des gerbes de bled, & d'invoquer Isis. Ils le pratiquent encore aujourd'hui à l'honneur de cette Déesse, come dès le commencement, & lorsqu'elle trouva le secret d'ensemencer les Terres.

Il est vrai que Macrobe dit dans un autre endroit (a) qu'Opis est Diane-même ; Et Saumaïse (b), & Meursius (c) l'ont prouvé par des Auteurs bien plus anciens : Mais aiant fait voir qu'Isis n'est pas une autre Déesse que Diane, il en résulte qu'Evandre & les Sujets, tant nouveaux venus, que plus-anciens en Italie, adorant Opis, adoroient par là-même Isis.

Si j'avois voulu prendre tous les Principaux Dieux des premiers Romains, ou autres Peuples d'Italie chacun à part, & justifier, come je viens de le faire, par rapport à ceux dont j'ai parlé, que c'étoit des Egyptiens, par les Grecs, que le Culte en avoit passé en Italie ; ces preuves n'auroient pas demandé de grandes Recherches ; mais elles seroient selon moi superflües, puisque je crois qu'il y en a assés à celles que j'ai avancées, non seulement pour convaincre qu'il n'étoit rien moins qu'impossible que les Dieux d'Egypte,

a Saturn. Lib. V Cap. XII.

b In not. ad consecr. Templ. in agr. Hérod. p. 27.
Edit. Crenii.

c Miscell. Lacon. Lib. I. Cap. II.

& en particulier Isis & Osiris, ne fussent connus des Romains du Siècle de Romulus; mais qu'il est même à presumer qu'ils honoroient ces Livinités

Les Conséquences où je voulois venir par ces discussions, me paroissent à présent pouvoir être produites avec confiance; & les voici I. Que la Table de Lerprius ne doit pas être suspecte par cela seul qu'on l'attribue au Siècle de Romulus, & qu'elle est consacrée à deux Divinités Egiptiennes d'Origine. II. Que ce Monument joignant Isis à Apollon, n'avoit rien en cela, que de conforme aux idées & aux usages des Egiptiens, des Grecs & des premiers Habitans de l'Italie. III. Que l'Explication que vous avés donee, *Monsieur*, du Nom *Clitra*, est la seule véritable, parce qu'une autre ne sauroit aussi bien convenir à Isis & à Diane; en particulier, à cette dernière, à qui l'on a continué de doner la même Epithète, en l'apellant *Lucida*, *Lucifera*, & *Amarinthia* (a); Ce qui ne veut dire autre chose que *Clatra*, entendû come vous l'entendez; & d'où il résulte encore de nouvelles preuves de l'identité de cette Isis & de la Diane des Romains ou des Ephésiens. IV.

a Amarynthia, dit Reinesius: Syntagma Inscript. pag. 217 peut avoir été formé du mot grec AMARYSSEIN, MARYSSEIN, splendere, radiare.

Que dès-là l'on ne peut m'objecter qu'un Romain n'auroit pas ainsi associé une Divinité étrangère à un Dieu du Païs; Car je répondrois: Que j'ai prouvé, qu'à parler exactement, Isis n'étoit pas plus-étrangère pour les Romains d'alors, qu'Apollon: Mais que, quand elle l'auroit été, un Romain ne se seroit pas éloigné de l'usage des Grecs & de son Païs, en associant un Dieu étranger à un des siens. Mr d'Arnaud a fait voir dans le Chapitre Vingt-cinquième de l'Ouvrage que j'ai cité, que cela se pratiquoit.

Enfin on a vû par ce que j'ai rapporté, que les premiers Habitans de l'Italie, & toutes les Colonies de Grecs qui les y suivirent successivement, y apportèrent le Culte d'Isis, & toutes les idées que les Grecs en avoient: Et ces idées étoient les mêmes que celles des Egiptiens, desquels ils les avoient empruntées, come divers Auteurs l'ont montré, entr'autres le Président Du Faur [a]. Je n'ajouterai aux Témoins connus qu'il a produits là-dessus, qu'une Inscription, qui ne le fera que de peu de Gens de Lettres de-çà des Monts, Mr. Muratori l'aïant mise au jour pour la première fois, dans le Nouveau Trésor d'Inscriptions an-

a P. FABRI. Semestr. Lib. III Cap. 3.

ciennes, qu'il done au Public (a). Il la tient de Mr. Bimard de la Bastie, de l'Academie Roiale des Belles Lettres de Paris. Elle est Greque : Mais je ne copierai que la Traduction Latine, ligne pour ligne, qu'en a a faite Mr. Muratori.

- I. *Cœlitum omnium Rex salve, incorruptibilis Mens (sive, incorruptibilis Anubi.)*
- II. *Tuusque Pater aurea corona redimitus, O multum venerande Osiri. (seu, tuus Pater est multum venerandus Osiris.)*
- III. *Idem Jupiter, Saturni filius, idem magnus, Præpotens unus : (sive, idem magnus & robustus Hamon.)*
- IV. *Cælum ante reliques immortales te genuit, (sive, præ omnibus mortalibus te celebravit,) O Serapi.*
- V. *Tuque beata Deum Mater (sive, Mater tua est beata Dea) multorum Nominum Isis.*
- VI. *Quam peperit Uranus (Cælum) ex sapientia (sive, Lata facie in fluctibus Ponti.)*
- VII. *Rutilantibus. Qui verò inferi desiderabant Lumen (sive, præbuit autem bovis lumen) cunctis mortalibus.*
- VIII. *Tu Advocata (seu, Legati munere fungens) magnum Olympi (sive, in Olympo) Sceptrum generis (seu, gerens.)*

a Thesaus. Inscript. Antiq. pag. LXXV.

*IX. Et Terra omnis, & Ponti Divam Reginam
colimus (five, & universam Terram &
Mare recreas.)*

Vous voïés, *Monsieur*, par les Attributs & les Epithètes que les Grecs, Auteurs de cette Inscription, y donnent à Isis, Osiris, Sérapis & Anubis, qu'ils n'en avoient pas de moins hautes idées que les Egiptiens; & conséquemment que ces Divinités devoient être pour les Grecs, come pour les Egiptiens, celles dont il leur importoit le plus de se procurer & conserver la Protection. Pourroit-on croire après cela, que ceux qui passèrent en Italie, cessèrent d'adorer Isis & les Dieux de sa suite, de la manière dont ils les adoroient en Grèce? S'il n'est point naturel de le présumer; comment pourroit-on soupçonner de suposition un Monument de ce Culte, ou le croire d'un Siècle fort postérieur à celui de Romulus, simplement sur ce que dans des Auteurs, qui tous n'ont vécu que bien des Siècles après Romulus, ni dans le peu de Monumens qui ont échappé au tems, l'on ne trouve pas de témoignages exprès, ou des Monumens précis, qui justifient que ces Divinités ont été honorées en Italie & à Rome depuis que les Grecs y passèrent, & sans interruption? Ne suffit-il

pas qu'aucun Historien, qu'aucun Monument, ne dépose le contraire? Or je ne me rapelle pas d'avoir lû d'Auteur qui le dise. Des Inferences sont donc la seule ressource qu'il reste à mettre en œuvre contre les Présomptions & les Témoignages que j'ai produits. Mais d'où les tirer, ces inférences? De la Constitution des Etats que les Grecs formèrent en Italie, & en particulier de celle que Romulus donna à sa nouvelle Rome? C'est effectivement de là que Mr. Olivieri a prétendu qu'il découloit des preuves en faveur de ses doutes; non à la vérité par rapport aux tems qui ont précédé Romulus, Il n'en parle point; mais par rapport à ce premier Siècle de Rome, & aux suivans. Il a crû trouver dans les idées des Romains d'alors, dans les Institutions de Romulus, & dans les Maximes & les Ordonances du Sénat de Rome libre, des raisons de révoquer en doute l'autenticité du Monument de Lirpirius. J'examinerai tous ces Articles dans une autre Lettre. Ils me donneront occasion de m'étendre un peu sur une Matière qui le mérite, sur la Liberté de Conscience dont on jouïssoit à Rome par rapport au Culte particulier. *Je suis &c.*

LOYS DE BOCHAT.



SECONDE LETTRE

A Monsieur BOURGUET, *sur la* BI-
BLIOTEQUE *de* GENEVE.

MONSIEUR.

Après vous avoir donné la Notice du beau Manuscrit en Papier d'Egipte, dont Mr. LULLIN a fait présent depuis peu à nôtre Bibliothèque Publique, je vous marquois, qu'il ne s'en étoit pas tenu là, & qu'il l'avoit encore enrichie de plusieurs autres Pièces curieuses, qu'il avoit tirées de la même source que les Sermons de St. Augustin. J'avois comencé à vous parler de certaines Tablettes cirées, qui sont un genre de M. SS. bien rares dans les Bibliothèques. Les Savans ont beaucoup parlé de ces Tablettes des Anciens, mais on doute qu'aucun d'eux en ait vû. Celles que l'on vient de nous doner sont peut-être uniques dans leur espèce. J'avoue qu'elles ne sont pas d'un Siecle fort éloigné du nôtre, cependant

dant elles sont dans le gout de la plus haute Antiquité, & c'est ce qui doit les rendre précieuses. Je vai comencer par les décrire.

Ce sont plusieurs Planches d'un bois fort mince, & de la grandeur d'un petit *Folio* assez étroit. Chacune de ces Planches est encadrée come les Ardoises des Boutiques de nos Marchans. Elles sont enduites des deux côtés d'une couche de Cire noire. Elle étoit sans doute fort unie quand on l'y eut mise: Mais le tems y a fait beaucoup de gerçures, & en a même enlevé quelques morceaux considérables. La bordure étant plus épaisse que la Planche même, elle prévenoit le frottement d'une Planche cirée contre sa voisine, qui auroit pu sans cette précaution, éfacer l'écriture. Voilà le fond sur lequel avec un Stile ou Poinçon délié on écrivoit ce que l'on vouloit. Six de ces Tablettes furent reliées ensemble vers le milieu du Siècle passé. Il y a aparence qu'il s'en est perdu quelques unes.

Le Marquis *Maffei*, dans son *Histoire Diplomatique*, a donné à ces Tablettes de bois le nom de *Diptyques*, mot tiré du Grec qui signifie une chose qui se plie en deux, mais qui par une petite extension, ne désignoît pas moins un Livre composé de cinq ou six Planches. On les apeloit propre-

deux de ses Fils, l'un qui s'apeloit *Philippe* & l'autre *Charles*. Ceux qui ont étudié l'Histoire de France, verront bien-tôt que cette parenté ne peut convenir qu'à nôtre *Philippe le Bel*. Il étoit Fils de *Philippe le Hardi* : Il étoit Frère de *Charles de Valois* ; & Père de *Philippe le Long* & de *Charles le Bel* ; qui lui succédèrent , après la mort de leur Frère aîné *Louis le Hutin* , désigné en quelques endroits de ces Tablettes , par le titre de Roi de Navarre , qui lui fut donné en Octobre 1307.

La date de ces Comptes, c'est à dire la date de l'Année qu'ils ont été tenus, ne paroît nulle part. Il a falu aussi la reconnoître à certains indices. La date du jour est toujours marquée exactement, mais à la manière du Peuple de Paris, qui encore aujourd'hui la désigne par le voisinage de quelque Fête. On ne parle jamais du quantième du Mois dans ces Comptes ; mais on marque le jour de la Semaine qui a précédé ou suivi une Fête. *Doné tant, dit-on, à un tel, un tel jour de la Semaine, veille de la St. André*. Les Fêtes mobiles sur tout, & quelques autres Caractères, ont fait reconnoître l'An 1308. Ces Comptes sont pour les six derniers Mois de cette Année-là. J'oublois de vous dire que tous les Articles sont couchez en Latin, & en assez mau-

vais Latin, tel qu'on le parloit alors. Un des premiers regarde la Fauconerie, qui étoit fort à la mode dans ce tems-là. Tant un tel jour, marque le Trésorier, *pro quodam Falcone presentate Regi.*

Si l'article des Chevaux achetez revient fréquemment. Ils sont désignez par des noms différens, & le prix varie selon l'espèce. Tant pour un Cheval de bât, *summarius*; tant pour un Rouffin, *Roncinus*; tant pour un Palefroi, *Palefredus*; tant pour un Cheval de Bataille, *magnus Equus*. Les articles qui reviennent le plus souvent sont les Ofrandes ou Aumones données à l'Eglise, & l'article du Jeu. *Pro oblationibus & pro Ludo.* L'un suit ordinairement l'autre. Voici coment l'article du Jeu est couché; *Pro ludo die nativitatatis Domini apud Castrum novum super Ligerim XXX. florenos Purifinos valentes XVII. Libras.*

Il semble d'abord que le détail de la Dépense domestique d'un Prince n'est pas quelque chose de fort intéressant, sur tout pour une Bibliothèque, ou pour la République des Lettres. Cependant je me flâte que les Conoisseurs, come vous MONSIEUR, n'en jugeront pas ainsi. Vous pourriez nous marquer l'usage que l'on peut faire d'une semblable Piece & les lumières que l'on en peut tirer. En attendant que vous nous co-

muniquiez vos pensées là dessus, j'en vai hazarder quelques unes.

L'on peut d'abord inférer de l'usage de ces Tablettes cirées, que le Papier étoit encore bien rare sous *Philippe le Bel*. Pour écrire des Comptes assez étendus, un Livre de papier paroît beaucoup plus comode, & l'écriture y est incomparablement plus nette. Ces Tablettes dont le format est un *folio*, ne pouvoient point se mettre à la poche, come les nôtres d'aujourd'hui. D'ailleurs ces six planches de bois cirées sont plus embarassantes qu'un de nos Livres de cent pages. On y voit que le Roi voïageoit fréquemment, & elles le suivoient dans tous ses Voïages. Le Trésorier devoit les avoir continuellement sous sa main. Le Marquis *Maséi* croit que nôtre Papier n'est guère que de l'An 1300. ce qui s'acorde fort bien avec ma conjecture. Il est vrai que le Père de *Montfaucon* croïoit le Papier un peu plus ancien; mais quoi qu'il en soit, il paroît que sous *Philippe le Bel* il n'étoit pas encore commun.

On voit dans ce Livre de Comptes des usages assez singuliers. On y trouve, par exemple, que quand le Roi voïageoit, & qu'il s'arrêtoit dans quelque lieu où il y avoit des Couvens, il y envoïoit la Dîme de ce qui se consumoit à sa Table. Cela

se brisoit en Argent, & le Trésorier marquoit dans son Compte, *Tant à tel Monastère pour la Dime du Pain & du Vin.* Du Cange en a dit un mot dans son *Glossaire*, mais fort succinctement. S'il avoit connu notre M. S. il auroit pu beaucoup mieux remplir cet article.

On voit encore dans ces Comptes que la Cour de France fut presque toujours ambulante l'Année 1308. Il paroît qu'en Juin & Juillet elle résida à *Poitiers*. L'Histoire nous apprend que ce fut pour conférer avec *Clement V.* sur l'abolition de l'Ordre des *Templiers*. Peut-être que ceux qui sont bien au fait de l'Histoire de France pourroient tirer divers éclaircissements de ces Tablettes, qui sont une espèce de Journal de la Marche du Roi. On y voit presque de jour en jour, dans quel lieu il se trouvoit avec sa Cour.

Ces Tablettes peuvent aussi répandre quelque lumière sur la Géographie du moyen âge. On y voit les Noms Latinisez de divers endroits, ce qui peut aider encore à marquer l'Étimologie des Noms modernes. Je n'en citerai qu'un exemple. *Fontainebleau* n'est pas rendu *Fonsbellaquens*, comme la plupart des François le tournent aujourd'hui, mais *Fonsbliandi*, du nom d'un Chien de Chasse chéri du Roi, & qui se noia dans cette Fontaine, à ce que préten-

dent quelques Auteurs.

Ces Comptes renferment aussi les Noms de quantité de Familles distinguées, dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui & qui avoient fourni des Officiers au Roi & à la Couronne. On peut donc encore y trouver quelque secours pour dresser la Généalogie de ces Maisons.

Mais le principal usage que l'on peut faire de tout ce détail de la dépense du Prince, c'est pour conoître exactement la valeur des Monoïes de ce tems-là. On pourra le comparer avec ce qu'en dit *Le Blanc* dans son excellent *Traité des Monoïes de France*. On fait que la valeur des Espèces n'a jamais tant varié que sous *Philippe le Bel*. Ce fut lui qui comença à leur donner un prix arbitraire. Il haussa la valeur des Monoïes, & en afoiblit le métal, ce qui causa un soulèvement dans le Roïaume. On voit dans nos Comptes la distinction de *Monoïe foible*, & de *Monoïe forte*.

Je vous invite à voir, dans l'Histoire de ce Prince, ce que le *Pere Daniel* a dit de l'inconvénient qu'il y a à changer ainsi la valeur des Monoïes. On est surpris de voir avec quelle liberté il parle là dessus, son Histoire aiant été imprimée sous le Règne de *Louis XIV*.

Enfin ceux qui voudroient savoir le prix

de la plupart des choses dans ces anciens tems, pourroient encore satisfaire leur curiosité dans ce Journal. On y voit, par exemple, le prix des Chevaux de toutes les espèces. On y voit ce que le Roi païoit à la plupart des Domestiques de sa Maison. On aloüoit à un Valet de pié deux sols six deniers, par jour, pour ses gages. Le Cuisinier avoit précisément le double.

Ces grandes Tablettes de bois enduites de cire, me rappellent un sentiment fort particulier du Marquis *Maffei*, que je crois avoir vû dans son Histoire Diplomatique. Il prétend que tout ce que l'on a dit des Diplomes en Ecorce d'Arbre est fort suspect, & que c'est un mal entendu. Il croit que l'on n'a jamais écrit sur de semblables Ecorces, mais que l'on se servoit de Tilleul, ou de quelque bois semblable, dont on formoit des Codicilles, ou des Tablettes, sur quoi on écrivoit des deux côtés, que c'est ce que les Anciens apeloient *Codex* ou *Caudex*, mot qui signifie originairement un Tronc d'Arbre. On croit ordinairement que les Livres furent ainsi nommez parce que leur Couverture étoit anciennement de Planches de bois; mais il est plus naturel de chercher la raison pourquoi on les apeloit ainsi, dans l'intérieur du Livre que dans le dehors. *Sénéque* dit positivement que le

nom de *Codex* étoit donné par les Anciens, à plusieurs Tablettes de bois jointes ensemble, & en particulier aux Livres qui étoient faits de cette manière. ^a Voilà précisément la Description de nos Tablettes de *Philipe le Bel*. Mais de décider avec le Marquis *Maffei*, que l'on n'a jamais écrit sur l'Ecorce même des Arbres, c'est ce qui paroît un peu hazardé.

Pline, & bien d'autres Auteurs ont dit que les Anciens se servoient pour écrire de l'Ecorce fine d'un Arbre, & que cette peau s'apeloit *Biblos* chez les Grecs, & *Liber* chez les Latins. J'ai vû dans le *Journal des Savans* de Paris, qu'*Abraham Munting*, Docteur en Médecine à Groningue, dans un Livre de Plantes qu'il a donné au Public, remarque en parlant du Tilliau, que les Anciens se servoient de l'écore intérieure de cet Arbre, qu'ils apeloient *Philyra*, pour écrire, & qu'il en a vû un Livre entier, écrit il y a environ mille Ans. ^b

Mais j'ai trouvé quelque chose de plus détaillé là dessus, dans les *Mémoires de Trevoux* de l'Année 1711. ^c On y rend raison d'un long Papier, que l'on juge être d'Ecorce d'Arbre, sur quoi sont écrites deux Bulles de diférens Papes, & que l'on con-

^a Senec. de Brevitate vitæ, Cap. 13.

^b Journ. des Sav. Juin 1675.

^c Mem. de Trevoux, Septembre 1711. p. 1559.

serve à *Girone*. Elles sont de la fin du IX. Siècle, & ont plus de deux aunes de long. Ce Papier est de deux Feuilles colées l'une sur l'autre mais en sens opposé, c'est à dire l'une en longueur, l'autre en largeur, sans doute parce qu'une seule feuille n'auroit pas eu assez de consistance. Le Père *Tournemine*, qui avoit examiné ces Bulles, jugeoit qu'elles étoient bien sur l'Ecorce d'Arbre, & non sur le Papier d'Egyp^te, qui s'est trouvé plus épais dans la comparaison qu'on en a faite. On s'en est convaincu dans la Bibliothèque de Mr. *Foucault*, Conseiller d'Etat, qui a un feuillet séparé de ce *Papyrus*, où l'on trouve quelque morceau des Oeuvres de St. Augustin. Cette feuille détachée pourroit bien avoir appartenu autrefois à nôtre M. S. des Sermons de ce Père, dont j'ai rendu raison au commencement de ma Lettre. Outre la différence d'épaisseur, en voici quelques autres. Dans la longueur de deux Aunes qu'a le M. S. de *Girone*, on ne sauroit découvrir aucune feuille colée l'une avec l'autre, ou atachée de quelque autre manière. Cette longueur étoit celle de la bande d'écorce qu'on avoit enlevée de l'Arbre. L'on fait que le Papier qu'on tiroit d'Egyp^te, étoit toujours d'une grandeur déterminée, & ne passoit jamais celle de nos *Folio*. Mais la grande preuve du Père *Tournemine*, c'est que le Papier qui contient les Bules en question est tissé come

la Toile, & cette tiffure est la marque caractéristique de l'Ecorce. C'est à vous, MONSIEUR, qui avez tant vu d'Anciennes Bibliothèques, à prononcer là dessus.

A cette occasion, je vous proposerai encore un doute sur la traduction d'un Passage de *Pline*, que l'on trouve dans la suite d'*Essais d'Agriculture sur les Arbres Sauvages & Stériles*, qui parut dans le *Journal Helvétique* du Mois de Septembre de l'Année dernière, p. 829. L'Auteur nous a déjà donné divers morceaux de ce genre, qui sont fort bien écrits, & remplis de recherches curieuses. Je les ai lus avec un très grand plaisir, & la Remarque que je vai faire marque au moins que je les ai examinés avec attention. Galant Home, come je le conois, je me flate qu'il ne trouvera pas mauvais que je ne sois pas en tout, de son sentiment.

Il nous dit dans sa Dissertation, que *Pline* l'Ancien a fait en peu de mots, l'Eloge des Arbres sauvages, & il cite la Préface du Livre XII. de cet Auteur où l'on trouve ces paroles; *Summum munus homini datum arbores, sylvaque intelligebantur. Hinc primum alimentum, harum frondes mollior specus, libra vestit.* En voici la traduction. „ Les Homes „ regardèrent come un riche présent de la „ Nature ces Vergers naturels que leur o- „ froient les Forets. Ce fut de là qu'ils tiré-

„rent leur première nourriture. Ils trouvèrent des Cavernes plus riantes sous leur Ombre, & tirèrent dans la suite de leur bois, *dequoi revêtir leurs Livres.*

Les premières paroles n'ont aucune ambiguïté. Elles disent clairement que le fruit des Arbres sauvages servit de nourriture aux premiers Homes. Les suivantes ne sont pas si claires; mais je crois que Pline a voulu dire que les Feuilles que ces mêmes Arbres leur fournissoient, étant séchées & étendues dans les Cavernes, qui étoient l'endroit où l'on logeoit alors, les premiers Homes s'y faisoient par leur moyen un Lit moins dur que la Terre même, ou le Rocher tout nud. Vous connoissez ce Vers d'Ovide.

Cum primum subiere Domos, Domus antra fuerunt.

Mais la difficulté est dans les dernières paroles de Pline, *Libro Vestis*, par où l'on a entendu que le bois des Arbres avoit fourni aux Homes *dequoi revêtir leurs Livres.* Cependant il n'y a aucune apparence que dans cet endroit Pline ait voulu parler ni des Livres, ni de la manière de les relier. C'est de quoi l'on ne s'occupoit guère dans ces premiers tems, que les Homes étoient encore au Gland. Il s'agissoit sur tout de se procurer la nourriture & le vêtement, & c'est ce que les Arbres leur pouvoient fournir.

Liber doit signifier dans le Passage de *Pline*, l'Ecorce des Arbres, sur tout l'Ecorce interne, & c'est ce que l'Auteur des *Essais d'Agriculture* remarque fort bien à la fin de sa Note. Je traduirois donc *Libro vestis*, que les premiers Homes tirèrent encore leurs Habits de la fine Ecorce des Arbres. J'atens aussi vôtre décision la dessus. Après tout il faut convenir que *Pline* s'est exprimé ici d'une manière si concise, qu'il est fort aisé de s'y méprendre.

Puisque nous en sommes aux Ecorces d'Arbre, je ne dois pas oublier une Curiosité de ce genre, que l'on a donnée il n'y a pas long-tems à nôtre Bibliothèque. *Milédi Montaignu*, Fille du Duc de *Kingston*, passant à Genève l'Autonne dernière, y laissa un Tablier d'une espèce fort singulière. Cette Dame, come vous savez; a demeuré quelques Années à Constantinople avec son Epoux, qui y avoit le Caractère d'Ambassadeur. Depuis ce tems là elle voïage en Italie, où elle est actuellement. Elle a un génie supérieur, & tout à fait extraordinaire. Pour revenir au Tablier dont cette Dame nous a fait présent, il n'est ni tissu, ni filé, & est fait d'une Toile qui est proprement l'Ouvrage de la Nature. C'est l'Ecorce intérieure d'un Arbre qui ressemble à une fine Mouffeline, & qu'elle pouroit remplacer

dans le besoin. On peut aussi la comparer, si l'on veut, à de la Gaze. Elle s'étend & se resserre comme un rezeau de soie, & a une souplesse qui surprend dans une matière ligneuse comme celle là. Ce Tablier est long & large, mais il est composé de trois largeurs, que l'on a cousues fort proprement. On y a encore mis autour une bordure découpée & plissée de la même Ecorce, mais mise en œuvre d'une manière qui la fait prendre pour de la Dentelle. On dit que *Charles II.* Roi d'Angleterre porta autrefois une Cravate d'une fine Ecorce semblable, que l'on auroit confondu avec ce qu'on appelle aujourd'hui de la Mignonette. Le Tablier avoit aussi été destiné à feüe la Reine *CAROLINE*; mais le Voïageur qui le lui apportoit, l'ayant trouvée morte à son retour, en fit présent à *Milédi Montaignu*. Cette Dame nous l'a donné pour un Tablier *Chinois*, mais je le crois *Américain*. Il doit être venu de la *Jamaïque*. Le Docteur *Sloane* montre, dans son riche Cabinet de Londres, différentes Ecorces d'un Arbre de ce Pais là, je veux dire de la *Jamaïque*; & on y en voit une faite en rézeau fort semblable à nôtre Tablier. Il appelle cet Arbre *Arbor Telifera*, & les Indiens lui donnent le nom de *Lagetto*.

Il pourroit se trouver quelques Savans de mauvaise humeur, qui seroient blessés de voir

un Tablier dans une Bibliothèque. Ils diront d'un ton chagrin, qu'ils ne se seroient pas attendus que ces Magasins de la Science, ces Arcenaux où l'on va chercher des Armes pour combattre l'Erreur, fussent faits pour y déposer les Nipes des Dames. Je ne crains point, MONSIEUR, que vous nous fassiez une semblable difficulté. Nous sommes si assurés là dessus, que nous n'avons pas hésité à placer ce Tablier parmi la belle Collection de Curiosités naturelles que vous avez faite autrefois, & qui est aujourd'hui un des principaux Ornaments de nôtre Bibliothèque. Après tout, les Dames nous faisant quelquefois l'honneur de la venir visiter, il est bon d'avoir aussi quelque chose pour elles, qui puisse les amuser agréablement. Je ne sai, MONSIEUR, si vous lisez les *Mercures de France*. Dans celui du Mois de Décembre dernier, on trouve un Article sur un Arbre d'Amérique, que l'on prétend qui porte aussi de la Toile, & que j'avoue qui m'a beaucoup surpris. Je vai vous rappeler ce fait, afin d'avoir encore vôtre sentiment là dessus. On trouve donc dans ce Mercure une Lettre écrite de St. Domingue, sur la fin du Siècle passé, par Mr. *Begon*, Intendant de Marine en Provence. Cette Lettre roule toute sur l'Histoire naturelle. Il y décrit sur tout le *Cocotier*, cet Arbre merveilleux dont on a tant parlé. Il

en raporte une particularité que j'avoue que je n'ai vue nulle part ailleurs. Pour vous mettre au fait, je ie vai transcrire l'Article de la Lettre de Mr. *Begon*, où il parle de cette prétendue Toile du *Cocotier*, qu'il range dans la Classe des *Palmistes*.

„ Je vous ai promis, dit-il, de vous faire la description de l'economie de la Nature dans la production des Fruits de cet Arbre, qui croissent autour du Tronc immédiatement au dessous des Branches.

„ On voit tous les Mois paroître de grandes grapes, composées d'une infinité de fleurs jaunes, dont il y en a beaucoup qui tombent, & les autres produisent 25. ou 30. *Cocos*, pour la parfaite maturité desquels il faut un An entier; de sorte qu'il y a ordinairement autour du tronc de cet Arbre, des fruits de douze âges diférens, & autant presque qu'il y a de jours en l'An, parce que ces fleurs ne s'épanouissent pas toutes à la fois, & ne déflouissent pas toutes le même jour. Ainsi chaque *Cocos* est d'un âge diférent de l'autre, quoi qu'ils soient tous rangez autour du tronc d'un même Arbre, & qu'ils se touchent tous.

„ Mais come ce Fruit est très gros & très pesant, qu'il croit dans un País où les Vents sont impétueux, la Nature a pourvu à sa conservation, aiant donné à

est

est Arbre la Vertu de produire une grande & forte Toile qui sort du Tronc, & qui soutient fortement ces Fruits, en sorte que les Vents ne peuvent ni les agiter, ni les faire tomber.

C'est une petite merveille de voir de quelle manière cette Toile est fabriquée. Lors qu'on en voit des morceaux, on croiroit qu'elle auroit été faite sur le Métier, & que ce seroit l'Ouvrage de la main des Hommes: Mais celui du Créateur est incomparablement plus parfait & plus admirable. *

Que dirons nous, MONSIEUR, de cette forte Toile suspendue au Cocotier, de cette espèce de *Hamac*, pour recevoir le *Cocos* en cas de chute, ou pour le soutenir contre les secousses du Vent? J'avoue que je n'ai jamais rien lu de semblable. La première fois que je lus cette Lettre, je fus un peu tenté de regarder ce Fait come Apocriphe. Si l'Auteur de la Nature, disois-je en moi même, avoit tissu cette admirable Toile, & l'avoit placée si à propos pour la conservation de ce Fruit précieux, d'où vient que les *Derbam*, les *Nientit*, & tant d'autres qui ont si bien développé la Sagesse du Créateur, n'auroient rien dit d'un trait aussi marqué que celui ci? D'un autre côté, on

A a

ne peut pas s'empêcher de regarder Mr. *Begon* come un Home exact. On ne sauroit le mettre dans la Classe de ces Voïageurs qui donent continuellement dans le faux merveilleux, & qui ne se font aucun scrupule d'imposer au Public. Versé come vous l'êtes dans l'Histoire naturelle, vous pouvez nous tirer de cette perplexité, & nous marquer ce que nous devons croire de cette précaution en faveur du *Cocos*, que l'on a prêté à la Nature.

N'admirez-vous pas le chemin que j'ai fait, & combien je me suis écarté de ce que je m'étois proposé de vous dire ? Il s'agissoit de nôtre Bibliothèque, & des dons qu'on lui a faits depuis quelque tems, & me voici en Amérique à examiner les présens de la Nature en faveur des Habitans du nouveau Monde. Je reviens donc à mon sujet, pour ne pas oublier de vous dire qu'outre les beaux M. SS. que nous avons de Mr. *Lullin*, nous tenons encore de lui quelques anciens Livres imprimez, qui sont fort recherchez : Il s'agit des deux premières Editions des *Offices de Cicéron* imprimés à *Maïence* en 1465. & 1468. sur de beau velin. Chacune de ces Editions est devenue fort rare. C'est donc une espèce de Trésor que de les posséder toutes deux. Cependant nôtre Professeur en a dépouillé

sa propre Bibliothèque, & en a fait le Sacrifice, come du reste. Voilà bien de la générosité. Je ne sai s'il auroit puisé ces beaux sentimens dans le Livre même des *Offices*, qui renferme d'excellentes Leçons de Libéralité, & qui inculque fréquemment cette belle Maxime. *Qu'il faut toujours préférer le bien public à l'intérêt particulier.* Mais d'où qu'il ait tiré ces sentimens, il est sûr qu'il y a chez lui bien du grand, & même du Romain. Il y a cependant un article essentiel sur quoi il difere de ces anciens Romains, c'est qu'il a beaucoup plus de modestie qu'eux. Je pourrois bien m'en apercevoir, au cas que ma Lettre lui tombe entre les mains. Il est Home à me querreller fort sérieusement pour avoir trop insisté sur ses présens, & parlé de lui trop avantageusement à son gré. Le plus sûr est donc de briser là dessus, & de finir au plutôt. *Je suis &c.*

GENEVE ce 20^{me}. Avril 1742.

SUR L'AMITIE.

MONSIEUR.

J'ai lu depuis peu dans les *Journaux Helvétiques* des Mois de Juin & de Juillet 1740. votre Lettre *sur la Retraite & sur l'Amitié*. J'y ai vû un Recueil des plus beaux endroits qui ont été imaginés sur ce sujet: Mais ce qui m'y a fait le plus de plaisir, c'est le penchant & le goût que vous témoignés avoir pour le sentiment & pour une réelle, solide & constante Amitié.

La plupart de ceux qui ont écrit sur cette Matière, ont étalé avec éclat la douceur, les avantages d'une belle & délicate Amitié, & les Caractères d'un véritable & fidèle Ami.

Dans un Monde si sujet aux revers & aux afflictions, rien n'est éfectivement plus doux dans la Vie, que l'union des Cœurs entre de vrais Amis: Pour cet éfet, il faut que ce soient des Gens d'un Caractère soutenu, tel que vous le dépeignés. Mais où se trouveront des Amis semblables dans l'état de la Nature corrompüe? Faites y réflexion, Mon cher *Monsieur*;

car quelque parfait que puisse être un Homme dans la Nature, il lui manquera toujours bien des choses. Et quand il auroit le desir d'accomplir envers son Ami, tous les beaux Préceptes qui sont répandus dans les Ouvrages de ceux qui ont écrit sur l'Amitié, la Vertu lui défaut. La Patience & le suport de l'un & de l'autre seront prodigieusement exercés.

Il y a beaucoup à suporter les uns des autres, tandis que nous sommes dans cette Chair mortelle; & bien rarement trouve-t'on dans l'état de la Nature, un Ami capable de suporter tout, & d'aider de tout son Cœur dans tous les besoins, de manière que l'Amitié ne soit point altérée, par les divers inconvéniens qui surviennent, & auxquels nous sommes sujets; il n'en a naturellement par la force.

Tout ce qu'il y a de Gens sensés, revenus à eux-mêmes, Gens de Gout & d'un Esprit délicat, ont aperçu & senti, que le bonheur de la Vie, consiste dans la vraie Amitié ou dans l'Union des Cœurs. Mais ceux qui sont encore distraits par l'Ambition, par l'Interêt ou par le vil Atachement aux faux Plaisirs & à la fausse Gloire, n'ont pas le bonheur de sentir cette douce Vérité: Au lieu des Devoirs d'une vraie Amitié, ils substituent une certaine

car quelque parfait que puisse être un Homme dans la Nature, il lui manquera toujours bien des choses. Et quand il auroit le desir d'accomplir envers son Ami, tous les beaux Préceptes qui sont répandus dans les Ouvrages de ceux qui ont écrit sur l'Amitié, la Vertu lui défaut. La Patience & le suport de l'un & de l'autre seront prodigieusement exercés.

Il y a beaucoup à suporter les uns des autres, tandis que nous somes dans cette Chair mortelle ; & bien rarement trouve t'on dans l'état de la Nature, un Ami capable de suporter tout, & d'aider de tout son Cœur dans tous les besoins, de manière que l'Amitié ne soit point altérée, par les divers inconvéniens qui surviennent, & auxquels nous somes sujets ; il n'en a naturellement par la force.

Tout ce qu'il y a de Gens sensés, revenus à eux-mêmes, Gens de Goût & d'un Esprit délicat, ont aperçu & senti, que le bonheur de la Vie, consiste dans la vraie Amitié ou dans l'Union des Cœurs. Mais ceux qui sont encore distraits par l'Ambition, par l'Interêt ou par le vil Atachement aux faux Plaisirs & à la fausse Gloire, n'ont pas le bonheur de sentir cette douce Vérité : Au lieu des Devoirs d'une vraie Amitié, ils substituent une certaine

Politesse extérieure, qui par l'habitude devient aisée & prend les apparences d'une Amitié réelle, tandis qu'au fond ce n'est qu'affectation.

Je plains le malheur de cette multitude qui préfère ces vains Amusemens passagers, dont la jouissance, loin de les calmer & de les réjouir centralement, les inquiète & est suivie d'un vuide affreux. Loin de les rendre heureux & libres, ils les rendent Esclaves & Malheureux, & cependant ils les préfèrent à la Vérité, qui leur procureroit une Félicité réelle & durable.

Je ne puis m'empêcher de dire, que les Hommes sont tout à fait hors d'eux mêmes & qu'ils s'oublient. Les Philosophes ont exercé leur imagination & ont écrit de belles choses sur l'Amitié. Plusieurs de ceux qui ont lu leurs Ecrits, ont été enchantés de leurs Idées sublimes & ont admiré ce magnifique Tableau, mais il y en a peu qui aient témoigné beaucoup d'empressement pour en bien connoître l'Original, & pour entrer dans le goût, dans le sentiment & dans la réalité de l'Amitié même. Il faudroit pour cela renoncer à tout ce qui met obstacle à l'Amitié, à l'Amour propre principalement; & tendre de tout son Cœur à se rendre parfait soi-même, pour pouvoir être un bon & fidèle Ami,

avant que de chercher son semblable pour s'unir avec lui. La Retraite, pour un tems, peut être de quelque usage à cet égard. De grands Homes, las de s'occuper dans les Affaires pénibles & embarrassantes de la Cour & de la Guerre, après avoir bien connu & senti par une longue expérience le néant des Plaisirs & de la Gloire humaine, ont cherché à finir leurs jours dans la Retraite, pour y jouir des Plaisirs innocens qui s'y trouvent. Étant rentrés en eux mêmes, ils ont eu quelque goût pour le sentiment du Cœur, & ont reconu qu'il ne leur manqueroit, pour leur faire jouir d'une Vie douce & tranquile, que quelques Amis avec qui ils pussent avoir une pleine & mutuelle Confiance. Mais chacun convient, que c'est quelque chose de bien rare, qu'un bon & véritable Ami; que c'est un Trésor caché, & qu'il faut creuser longtems pour le chercher; encore est-il fort à craindre que ce ne soit en vain, & qu'on ne le trouve jamais. On a éfectivement beau chercher, on n'ateindra point a une parfaite satisfaction à cet égard, dans l'état de la Nature. Si l'on ne trouve pas ce que l'on cherche, c'est qu'on cherche là où on ne sauroit trouver ce que l'on desire

Vous avés dit, *Monsieur*, dans vôtre Let-

tre, sur la Liberté d'indifférence, que la vraie Liberté ne se trouve que là où est l'Esprit du Seigneur. Ne pouvons nous pas dire aussi, que la vraie, constante & parfaite Amitié, ne peut avoir lieu que là où est l'Esprit du Seigneur.

Si quelqu'un donc, a du penchant à s'unir d'une manière pure & indissoluble, qu'il s'adresse premièrement à Dieu, Principe de notre Vie; à l'Amour Infini; car ce n'est qu'en lui seul que nous trouvons le vrai & le pur Amour, infiniment supérieur à toutes les Amitiés du Monde les plus délicates.

Quand cet Amour Divin aura rempli notre Cœur, nous trouverons sûrement à nous unir en lui avec tous ceux en qui cet Amour de Dieu réside, & ce fera un Amour vraiment Fraternel & Divin. Jamais l'Homme ne trouvera, dans la Nature telle qu'elle est, de quoi contenter parfaitement son Cœur en fait d'Union. Le Cœur est fait pour DIEU principalement, lui seul aussi est capable de le remplir, & ce n'est qu'en lui que nous pouvons nous aimer véritablement les uns les autres.

Il est étonnant que l'Homme se plaigne toujours de ne pouvoir trouver un véritable Ami, puisque la Nature même & l'Humanité nous enseignent que le bonheur des Hommes consiste à vivre en bonne Amitié les

ans avec les autres en ce Monde, & que leur propre intérêt le demande; puisque la Loi de Dieu exige que nous l'aimions de tout nôtre Cœur & nôtre Prochain come nous même; & puisqu'enfin l'Evangile de J. CHRIST nous conduit jusqu'à l'amour même des Ennemis! Il faut qu'il y ait bien peu d'Humanité, de Crainte & d'Amour de Dieu parmi les Hommes, & que la Foy vivante en J. *Christ* leur soit encore inconnue! Mais cependant par la Grâce du Seigneur, il s'en trouve encore, dont l'Amour de Dieu a véritablement saisi le Cœur: Ceux-ci sont capables d'une vraie, pure & constante Amitié: Leur nombre, à la Vérité, est fort petit, en comparaison du Genre-humain en général; mais il est à désirer qu'il augmente. Les Amitiés du Monde les plus pures & les plus parfaites, autant qu'il est possible qu'elles le soient dans la Nature, finissent avec la Vie, qui est de courte durée; dans ceux là même qui parviennent à l'âge le plus avancé, en comparaison de l'Éternité.

Ne conviendrait-il donc pas mieux à l'Homme, qui conoit que son Ame est immortelle, de chercher à unir son Cœur de manière que l'Union ne finisse jamais, & que la séparation de l'Ame d'avec le Corps grossier, la reir-

intime & plus parfaite, puis qu'étant unis dans le souverain Principe de nôtre Etre, nous le glorifierons à jamais d'un même Cœur & d'une commune Voix, dans son Amour infini.

Dans l'Amour Fraternel & Divin, le vrai Ami Chrétien tolère tout, supporte tout, aide de tout son Cœur & de tout son pouvoir, il s'intéresse jusqu'à livrer sans délibération, sa propre Vie pour ses vrais Amis & Frères en *J. Christ*. C'est ce que l'Homme naturel a peine à bien concevoir. Il faut avoir le Cœur & l'Entendement renouvelé par l'Esprit de la Grace, & en avoir l'expérience, pour en être bien persuadé. Il faut être revêtu de cette Force Divine, que l'Esprit Saint communique au Cœur du vrai Croïant en *J. Christ*, par son Amour, pour qu'il soit en état de supporter tout, & d'aider en toutes occasions, de tout son Cœur, & autant qu'il peut dépendre de lui. Je ne parle pas de ceux qui se contentent de spéculations, de belles idées & de beaux Discours sur cette Union Chrétienne, qui s'enchantent eux mêmes & s'endorment dans la sublimité de leurs idées. La Foi réelle & vivante en *J. Christ* est le principe & le fondement de cette Union, & elle est toute pratique: Elle nous rend doux, bons, débonnaires pleins de compassion, de support &

de Charité envers les Hommes. Le vrai bonheur ne se trouve que dans l'état réel de cette Union bienheureuse.

Qui desire d'y parvenir, doit premièrement se convertir totalement au Seigneur, ne cesser de lui demander son *St. Esprit*, jusqu'à ce qu'il l'ait obtenu; & quand il l'a reçu, il devient un vrai Ami au Seigneur. Tout suit dès là. *La multitude*, est il dit, aux Actes des Apôtres, *de ceux qui croioient, n'étoient ensemble qu'un Cœur & qu'une Ame.*

L'union entre les Fidèles croians en J. Christ, est comparée par *St. Paul* aux Corinth: à l'union qui règne entre les Membres du Corps humain. L'on peut voir là le détail de cette comparaison. Dans la Communion véritablement Chrétienne, J. Christ, le Chef, répand ses Divines influences dans le Cœur d'un chacun de ceux qui croient en lui, & son Amour les unit ensemble dans toutes sortes d'états, dans l'adversité come dans la prospérité, dans la tristesse come dans la joie. Les traverses & les persécutions mêmes, qu'ils éprouvent & qui servent à éprouver leur Foi, les unissent plus étroitement: Ils sont consolés, fortifiés, & soutenus par leur Foi mutuelle en leur Divin Chef J. Christ, qui répand par son *St. Esprit*, dans les Cœurs de tous ses Membres, la Dilection, & les conserve unis dans son Amour.

Il n'est point nécessaire de prescrire les devoirs d'un Ami envers son Ami, pour l'engager à agir en conséquence. Quand l'union des Cœurs est réelle, les Préceptes sont superflus. Le principe intérieur & vivant, enseigne assez ce qu'il convient de faire dans l'occasion pour le plus grand Bien de son Ami; le Cœur en ce Cas est plus sage que la réflexion. Deliberer même long-tems sur ce que l'on a à faire, pour un Ami dans un besoin pressant, marque une Amitié foible & languissante.

L'Amitié pure, réelle & vivante est éclairée, courageuse & active.

Dans l'Union Chrétienne, l'Onction ou l'Amour Divin enseigne toutes choses, & l'on n'a besoin d'être enseigné de personne. Cela est d'expérience chez les vrais Fidèles en la Foi en J. Christ; c'est dans l'Amour mutuel que l'on reconoit, qu'ils sont ses Disciples. Mais encore une-fois, il ne se peut trouver, come la vraie Liberté, que *là où est l'Esprit du Seigneur.*

L'aquisition d'un Ami, tel que vous le dépeignés, *Monsieur*, dans l'Etat de la Nature, est bien incertaine, pour ne pas dire qu'elle est presque impossible, quel soin que l'on se donne pour la chercher. Au lieu que si l'on a réellement le desir d'entrer dans l'Union Chrétienne, que l'on soit

disposé à se convertir centralement, & à doner son Cœur à Dieu, on a un accès libre & aisé dans le Cœur de ceux, en qui la Dilection Divine a été répandë par le St. Esprit. Que dis-je ! L'Union est formée, avant que l'on se soit vû, par le même Amour, qui reside déjà dans le Cœur de l'un & de l'autre. Elle ne fait que se développer & se manifester dès que l'ocasion se présente. Le même Esprit done au Cœur de l'un & de l'autre, ce qui convient pour l'exercice d'une réelle & fidèle Amitié. Il perfectionne l'Union & forme un vrai, pur, délicat & constant Amour entre tous ceux qui se confient en lui, infiniment au dessus de toutes les Amitiés humaines.

Mais ce qu'il y a encore de plus excellent, dans cette Union Chrétienne, c'est que J. CHRIST le Fils unique de Dieu, la Parole du Père, est notre plus fidèle Ami, nous tient lieu de tout : Dans les besoins les plus pressans, dans les persécutions & dans les angoisses, il nous fait éprouver toutes les Douceurs & tous les Avantages de l'Amitié. Il nous previent lui même dans son Amour. *Voici, dit-il, je me tiens à la Porte & je frappe, si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai vers lui, & je souperai avec lui, & lui avec moi* : Il dit encore, St. Jean Ch. XVII. v. 22. 23. 24. en s'adressant à Dieu

son Père, & en parlant de ses Disciples : *qu'il nomme ailleurs les Amis : Je leur ai aimé la Gloire que tu m'as donée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux & tu es en moi, afin qu'ils soient consommés en un. Et que le Monde conçoisse que c'est Toi qui m'as envoie, Et que tu les aimes come tu m'as aimé. Père, mon desir est, que là où je suis, ceux que tu m'as doné y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent mon Gloire, laquelle tu m'as donée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du Monde.*

Cette faveur glorieuse, n'est pas seulement réservée aux Apôtres & Disciples du Seigneur JESUS, mais elle est aussi offerte à tous ceux qui croiront en lui par leur Parole. v. 20. du même Ch.

Puis donc, *Monsieur*, que vous avés du goût pour l'Union pure & délicate, je souhaite du fond de mon Ame; que vos desirs soient pleinement satisfaits. Dieu veuille, pour cet effet, verser abondamment son Amour dans votre Cœur!

Je suis &c.



L E T T R E
D'UN PHILOSOPHE,
SUR LA
RAISON SUFFISANTE.

MONSIEUR.

JE vous suppose du loisir, & si vous êtes occupé, je vous conseille de profiter du droit qu'a un Ami de renvoyer la Lecture d'une Lettre qui ne demande pas une prompt Réponse, jusqu'à-ce qu'on ait achevé ce qui interesse d'avantage, & qui souffriroit du retard.

Après ce petit préambule, je vais vous faire part de deux faits qui m'ont frappé, le dernier plus que le premier, & c'est pour me tirer d'un embarras où je me trouve que j'implore vôtre secours.

Voici donc le premier. On m'a assuré qu'un Libraire, Zélé Leibnitien & plein de respect pour le Système auquel il atachoit une partie de son honneur, devoit envoyer

deux grosses Bâles à ses Correspondans ; il s'agissoit d'embaler des *In-folio* dans son Magazin, il y en avoit un nombre égal sur deux Tables également distantes de la Porte, & également éclairées. Il s'agissoit de décharger ces deux Tables d'une partie de leurs Exemplaires. Pour les embâler, le Libraire ordone à deux de ses Facteurs de monter dans son Magazin, pour travailler à ces deux Bâles. *Par quelle comencerons nous ?* lui disent-ils, avant que de monter *Par celle que vous voudrez.* Ils partent dans la disposition d'obéir ; mais après avoir examiné la tâche dont ils devoient s'aquiter, ils reviennent sur leurs pas & demandent à leur Maître, *Par quelle comencerons nous ?* Je vous l'ai déjà dit, *par celle qu'il vous plaira.* C'est-là nôtre embaras, qui ne pourra finir si vous ne nous en fournissez le moien ; nous avons examiné les deux Tables, leur situation, celle de la Porte, l'intervale qui règne entre deux, tout nous a parû si égal qu'à moins de fouler aux pieds impudemment le principe sacré de la *Raison suffisante*, nous ne saurions nous déterminer à comencer par l'une plutôt que par l'autre. *Vous êtes de grands Causeurs,* replique le Maître, *Voilà un plaisant embaras, dechargés chacun une Table.* L'avis leur paroît bon, ils partent pour l'exécuter, mais un moment après, il reviennent sur

sur leurs pas. La Besogne, disent-ils, est si égale, que nous ne pouvons encore nous déterminer, parce qu'il n'y a point de Raison suffisante, qui doive faire préférer à l'un celle de la droite, à l'autre celle de la gauche. Tout est égal; il faut opter sans le secours de la Raison suffisante; la Besogne presse; les Chariots doivent partir le lendemain, & la Femme du Libraire un peu vive & se moquant de la Raison suffisante, jette au milieu du Magasin tous ces Exemplaires, & croit avoir fait merveille & coupé le Nœud Gordien. Mais le Système l'éloigne bien de son compte: Il faut ramasser ces Papiers, qu'on a jeté pêle mêle. Mais sur quelle Table les ranger, & si on prend le parti de les distribuer également, qui des deux chargera la droite? Qui des deux chargera la gauche? Aucune Raison suffisante ne donne à l'un une des Commissions préférablement à l'autre. Qu'un seul donc y travaille; mais les Voitures pressent, & par quelle Raison suffisante, pour exécuter cette Commission, l'un sera-t-il préféré à l'autre?

Il y a des tems où l'on perd de vüe les idées les plus respectables, & les plus chéries. Je vous avoue que cela m'arriva, quand on me fit ce Conte & je ne pûs m'empêcher d'en rire. Mais je ne tardai pas à me

condamner & je me trouvai justement puni quelques jours après. J'étois allé faire des Visites lorsque mon Valet reçût deux Exemplaires, chacun en deux Volumes, dont l'un m'étoit envoié avec une Lettre par l'Auteur, & l'autre par le Libraire. Je vins sur le soir, & mon Domestique me dit : J'ai mis sur la Table de vôtre Cabinet 4. Volumes & deux Lettres, qu'un Messager m'a remis & s'est retiré incontinent, parce a-t-il dit qu'il étoit pressé. Je monte à mon Cabinet, j'y vois les 4. Volumes. J'y lis les deux Lettres. *Ne savez vous point*, dis-je, à mon Valet, *quels sont les deux que l'Auteur m'envoie ?* C'est ce que j'ignore; le Messager ne m'en a point instruit, & ils m'ont parû si égaux, que je n'ai pas crû nécessaire de m'en informer. On voit bien qu'ils sont reliés de la même main, le reste n'est-il pas indifférent? *Rien moins qu'indifférent*, repliquai-je, *il s'agit de les ranger parmi mes autres Livres; je ne saurois faire entrer l'un dans l'autre, cela implique contradiction, il faut assigner à chacun une place, & quel convient-il de ranger le premier? Quel convient-il de ranger le second?* Que cela ne vous embarrasse pas, répond mon Domestique. Je les aurai bien-tôt placés. *Oui, sans Raison suffisante, je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie conivé à voir faire un choix sans Raison suffisante, la destinée de ces places seroit une destinée à la turque.*

Me voici donc, *Monsieur*, dans un embarras dont vous pourriés aisément me tirer. Les Livres ne sont pas absolument semblables, il y a quelque place dans la surface lustrée des Couvertures, & quelques unes même dans la tranche des feuilles, qui ont quelques petites inégalités. Je vous envoie donc ces quatre Volumes, dans la pensée qu'il vous sera aisé de tirer quelque éclaircissement, soit de l'Auteur, soit du Libraire, pour m'apprendre quels sont ceux que je dois à l'un & à l'autre. Pendant que ces Livres seront en voyage, je me sentirai déchargé d'un poids; Car toutes les fois que j'entrois dans mon Cabinet, ces pauvres Livres me faisoient pitié. Je ne sai par quel hazard ils étoient tombés: Je les trouvai sur le plancher, & ne pouvant pas les relever tous quatre à la fois, mon respect pour la Raison suffisante ne me permit pas de relever l'un, plutôt que l'autre; peu s'en falut que je ne payasse bien cher mon respect pour la Philosophie & le Principe de la Raison suffisante. Une Servante en balayant, cassa une Phiole d'Encre, qui se repandit tout près d'eux. Pour elle, elle ne fut pas embarrassée à les relever, comme je l'avois été moi-même, & je me félicitai de les voir sauvés du naufrage, sans qu'il en coutât rien à ma Raison suffisante.

Une des plus grandes utilités, ce me semble, qu'on tire des vrais Amis, c'est, de pouvoir leur ouvrir son Cœur, sans s'exposer ni à leur mépris, ni à leur indiscretion. Sur ce fondement, je vais Mr. & très cher Ami, vous faire naïvement confidence d'un Entretien que j'eus avec quelqu'un de mes Confreres, il n'y a que peu de jours, & par lequel nous nous affermîmes unanimement dans nôtre Système. J'en fais une expérience intérieure, ce qui me paroît la plus forte des preuves. Le Monde seroit moins beau, s'il ne se trouvoit pas parsemé d'un grand nombre de Monades formées par leur constitution essentielle & primitive, pour penser come le grand *Leibnitz* & faire honneur à leur Système, aussi bien que les Machines corporelles, qu'elles s'imaginent gouverner. Pour moi je sens que je suis né pour être du nombre de ses Disciples. C'est avec une spontanéité sans contrainte, dont il n'est pas en mon pouvoir de changer la destinée.

Nous sommes intérieurement convaincus, disent-ils, que des dispositions toutes semblables nous dominent. Cela est si vrai, ajoutai-je, que les plus fortes objections me trouvent inébranlables. Voilà nôtre Etat, dirent-ils tous d'une voix. Quand ils les croient victorieuses, nous ne pouvons nous empêcher de sourire l'un à l'autre.

tre, nous levons les Epaulés, ils nous font pitié, & plus la Raison se recherche & s'arme pour nous désabuser, s'il étoit possible, plus nous nous applaudissons d'une fermeté qui tient contre tout ce quelle peut dire; desorte que nous serions moins portés & moins fortement déterminés à croire le Système, s'il ne renfermoit quoique ce soit d'apocryphable; & c'est par là principalement que nous comptons de faire honneur à nôtre Maître.

N'allons pas plus loin, arrêtons nous là, (dit un de ceux qui passe constamment pour le plus fin de nos Confrères). Je conviens qu'il est loisible de penser ainsi; mais je doute qu'il soit bon de le dire. Il n'y a pas moins d'opiniâtreté chez nos Adversaires, que de fermeté chez nous; ils ont même de la malignité, & ces aveux sincères leur feroient une occasion de nous traiter d'Enthousiastes. Vous sçavez que les Orthodoxes qui se sont déclarés contre nous, s'imaginent de voir dans les Esprits qui pensent plus librement qu'eux, des traits de Fanatisme. Ce n'est pas tout à fait sans fondement; mais ils se croiroient tout autrement fondés par nôtre Confession, à nous regarder de cet oeil là. Nous aurions beau le nier & nous récrier contre la Calomnie, nous ne leur serions point changer de langage. C'est

„ un parti, *difent-ils*, qui s'est formé dans
 „ les Ecoles; la Philosophie s'endort de tems
 „ en tems; laissons lui curver son Vin, elle
 „ se réveillera; les yeux de son Esprit s'ou-
 „ vriront & elle cessera de chercher des
 „ apuis à un Système de Songes; elle s'é-
 „ veillera pour voir clair; elle ouvrira les
 „ yeux & se livrera à sentir l'impression
 „ réelle des Objets véritables.

Je le répète donc, nos Adversaires vérita-
 bles Rationalistes, n'ont que trop de pen-
 chant à parler ainsi, ne leur en fournissons
 pas de nouveaux sujets, par notre témé-
 rité à publier nos Systèmes.

Ufons donc d'un prudent silence & sou-
 venons nous qu'il vaut mieux penser que
 dire. Il est arrivé à des Colones de notre
 Système, d'y préjudicier, par une indis-
 crétion, à avouer ce qu'ils y trouvoient, &
 que nous y trouvons aussi, de plus beau, &
 dont nos Adversaires paroissent fort éloi-
 gnés de nous savoir gré.



PARTICULARITÉS

SUR LA GUERRE LITTÉRAIRE,
qui s'est allumée entre les beaux Esprits de
SUISSE & ceux de Saxe.

MONSIEUR,

LE bruit de la Guerre Littéraire, qui s'est allumée entre les Critiques de Saxe & ceux de Suisse, au sujet de la Poësie Allemande, est donc parvenu jusques à vous. Vous m'en demandés des nouvelles plus précises. Je vais vous obéir avec une diligence d'autant plus prompte, que je vous sai bon gré de votre attention à cette Dispute, dans laquelle la Gloire de la Nation Helvétique est en quelque sorte intéressée.

De petits Essais de Critique, publiés en divers tems à Zurich, ont eu leurs Auteurs entièrement dans le goût de l'Étude critique. En 1727. ils publièrent *l'Accusation contre le Génie dominant*. C'est une petite Brochure, où l'on censure le *Patriote de Hambourg*, & les *Conseillers de Halle*. Le *Patriote* & les *Conseillers* sont des Papiers hebdomadaires, composés à l'imitation du *Spectateur Anglois*, sur des sujets de Morale fort triviaux, & exécutés, pour la plupart sans Goût & sans Sel. En 1728. ils

mirent au jour un petit *Traité de l'Usage & de l'Emploi de l'Imagination dans les Descriptions pittoresques*. En 1732. *Les Caractères des Poèmes Allemands*, en Vers. En 1736. *La Correspondance Littéraire sur la Nature du Goût dans les Ouvrages d'Esprit* ; sans parler de quelques autres Essais de moindre importance.

Leur application à ces Ouvrages les obligea à faire de sérieuses recherches sur ces Matières. Chemin faisant ils se virent engagés à approfondir les Ressorts les plus secrets de l'Art Poétique. De cette manière, ils parvinrent à former de leurs Découvertes, un Système suivi de Principes & de Preceptes de Poétique & de Critique. Ils exposèrent ce Système dans les Traités suivans : 1^o *De l'Art Poétique & Critique*, 2. Volumes : Dans le premier on considère les Peintures poétiques, où si vous aimez mieux, *Les Descriptions pittoresques* par rapport à l'invention : Dans le second on les envisage par rapport à l'expression & aux couleurs. 2^o *Recherches critiques du Merveilleux & du Vraisemblable, & de leur rapport*, applicativement au Poème de *Milton*, du *Paradis perdu* : On y répond à toutes les Objections faites contre *Milton*. 3^o *Reflexions critiques sur les Peintures poétiques* : Dans cet Ouvrage on a principalement, en

vüe l'art & la magnificence de l'exécution ; on enseigne ce qui fait admirer avec raison celle-ci dans les Peintures poétiques.

4^o. *Traité critique de la nature & de l'usage des Similitudes & des Comparaisons.* Tous ces Ouvrages parurent en 1740. Cependant ce sont les productions d'une longue & sérieuse Méditation. Les Auteurs, avant de prendre la Plume réfléchirent & approfondirent. Ils reconurent, la Règle à la Main, tout ce que les Anciens & les excellens Modernes avoient pensé & établi sur cette Matière : Car ils dédaignoient de s'appuyer sur les Décisions arbitraires d'un Goût, que personne ne fait définir avec précision, que tout le monde se vante de posséder, chacun donnant le sien pour le seul infallible. Nos Critiques soutenoient, que l'on pouvoit conoitre l'Origine du BEAU, parce que ce qui plaisoit, devoit plaire nécessairement ; qu'il avoit sa source dans la Nature de l'Homme, & que les Principes de l'Art Poétique devoient être cherchés dans la même Nature humaine ; qu'autrement, ce qu'on apelloit *des Principes*, ne méritoit pas ce beau Nom, n'ayant pas une évidence plus grande, que tout ce qui est établi sur le Caprice : Dans cette idée, ils posoient pour fondement de leurs Préceptes ce *Beau*, qui

tire sa source de son rapport avec l'Esprit de l'Homme. Ils montrent ce *Beau*, non seulement dans les grandes occasions, où il se manifeste par les transports de sentimens, qu'il cause dans un degré si haut, que le Peuple le reconoit aussi bien que les Gens de Lettres, quoiqu'il n'en conoisse ni l'Art, ni l'Origine; mais ils le retraçoient aussi dans les endroits, où ses Impressions se trouvent afoiblies par un concours de circonstances accidentelles: Par Ex: Par le manque d'Education, par la barbarie, la stupidité, la malignité du Lecteur; par la difficulté de concilier le rapport des fins secondaires avec les fins principales &c.

Les Maîtres dans l'Art poétique se sont contentés, pour la plûpart, de bien établir les Principes généraux. Ils dévelopent avec exactitude les Préceptes, qui y tiennent de près. Il est vrai qu'ils descendent par-ci par-là dans quelque détail de leur Art, & qu'ils embrassent le particulier; mais alors ils nous donnent souvent des Remarques assez superficielles & défectueuses. Il nous laissent le desir d'en savoir quelque chose de plus précis & de moins indéterminé. Ce que Mr. *Addison* a écrit sur le Plaisir, qui dans les Ouvrages résulte de l'Imagination, étoit dans son tems nouveau; & peu comun: Cependant, cet Auteur ne

s'éloigne pas des généralités. Il s'est contenté de souhaiter qu'un jour quelque bonne Plume prit la peine de travailler sur les divers genres de Beautés, qui se trouvent dans des endroits les plus isolés d'un excellent Ouvrage. Les Feuilles du *Spectateur*, qu'il a doné sur la Défense & l'Éloge du *Paradis perdu*, n'approfondissent pas assez les Principes & les Sources du Merveilleux, que *Milton* a employés, pour élever son Poëme fort au dessus de la Sphère humaine.

Nos Savans de *Zurich*, après avoir établi les Principes généraux du beau stile sur la connoissance de l'Home & des Mœurs, ont tâché de nous enseigner l'art d'appliquer ces Principes dans les endroits & les cas les plus particuliers, où le but, les circonstances, les Persones sont extremement singuliers, variés & compliqués. Ils ont fait ce que *M. Muratori* nomme, *Aplicatae con accetate gl'insegnamenti universali a i lavori particolari, e andare minutamente osservando il tutto e le parti per iscoprirvi le proporzioni, la novità, e l'altre virtù della materia & del artificio.*

Pour cet éfet ils avoient besoin d'Exemples spécifiques, dont les uns marquassent les Beautés & les autres les défauts. Ils ont pris les premiers dans les Anciens Grecs & Romains, sans oublier ceux que leur fournis-

soient les Poètes de leur Nation. Ils rendent aux *Opitzs*, aux *Kanitzs*, aux *Hallers*, aux *Hagedorns*, aux *Koenigs*, aux *Brokes*, la justice, qui leur est due. Pour les Modèles d'Imperfections, leurs Compatriotes en fournissent suffisamment. Ils en trouverent même, dans les *Auteurs Germaniques*, qu'on dit être les délices du Public. Ceux-ci s'en crurent offensés, & tous ceux qui les admiroient, le crurent avec eux. Mr. *TRILLER*, Docteur en Médecine, fut un de ceux qui crût être le plus maltraité

Il y a dans le *Traité de l'Art Critique & Poétique* une Section sur la Fable dans le goût d'*Esope*. Là, après avoir creusé dans la nature & l'intérieur de la Fable, on établit sur les règles du vraisemblable des Principes & des Préceptes, qui en font une suite nécessaire: On en prend occasion d'examiner les *Pensées*, que Mr. *Triller* publia sur le même sujet, & on juge enfin de ses Fables. Par malheur on trouve ses Préceptes faux ou superficiels, ses Fables dénuées des qualitez les plus essentielles à ce genre de Fiction, & narrées d'un stile bas & rampant. Ce jugement n'éclaira pas Mr. *Triller*, ou il se roidit contre la vérité la plus solidement appuyée. Dans le premier accès de la douleur que lui causa la hardiesse, de ceux qui osoient lui trouver des fautes, il composa une *Pré-*

face, où des injures, des grossièretés, des plaintes ridicules, des railleries fades, lui tinrent lieu de Défense & de preuves solides. Il la destinoit pour être placée à la tête de la nouvelle Edition de ses Fables, qui étoit alors sous Presse. Mais Mr *Ernesti*, Home fort éclairé, & Ami de Mr. *Triller*, qui avoit soin de l'impression, mit tout en œuvre pour lui persuader d'en retrancher la partie la plus grossière. Mr. *Triller* le crût en partie : Il ne publia pas cette Pièce ; mais il en fit transcrire nombre de copies, qu'il eut soin de distribuër à ses Amis. Outre cela il fit inserer dans une Gazette Littéraire de Hambourg, le précis des grossièretés, qu'on l'avoit engagé de supprimer. Une de ces Copies tomba entre les mains d'un faux Ami de Mr. *Triller*, qui l'envoia en Suisse, à ceux même, à la conoissance de qui on avoit voulu les dérober.

Dans le même tems Mr. GOTTSCHED, Professeur en Philosophie à *Leipzig*, entra en lice avec nos Critiques Helvétiens soit que le désastre de Mr. *Triller* le fâchat par sympathie, soit qu'il craignit pour lui même, s'il ne mettoit un frein à l'envie démenturée, qu'ils montroient de critiquer les Vivans & les Morts. D'ailleurs il ne les aimoit pas, parce que quoi que son Nom fut tant célébré chés lui, nos Critiques en avoient fait

si peu de cas qu'il sembloit qu'ils avoient envie de l'exclure du meilleur Monde Poétique. Dans le Tome XXIV. de ses *Contributions Littéraires* (Espèce de Journal critique) il donna à nos audacieux Helvétiens des réprimandes très sérieuses, dignes d'un Juge sans Appel & en dernier ressort. Il suposoit libéralement & sans preuve à l'*Art Critique & Poétique* des Helvétiens, des défauts dans la conformation & la disposition; il prédisoit à cet Ouvrage une chute prochaine, avec la suffisance d'un Homme qui en avoit la destinée entre les mains. Il composa un article exprès contre le *Traité du Merveilleux*, ou pour mieux dire contre la Préface, car il ne touche point du tout à l'Ouvrage même. Come le Poëme du *Paradis perdu* avoit fourni à l'Auteur de ce *Traité* tous les Exemples dont il avoit besoin, pour mettre ses Dogmes du merveilleux & de sa liaison avec le vraisemblable, dans le jour nécessaire, il l'examina de près, il pesa toutes les Objections qu'on avoit faites à son Auteur, & il y répondit. Ainsi on trouve dans ce *Traité* une Défense fort étendue du Poëme de *Milton*. L'Aprobation d'un Ouvrage, que Mr. *Gottsched* avoit condamné, parût à celui-ci une témérité, qui porte sa réfutation avec soi, par le ridicule qu'elle renferme. Selon lui le *Suisse* est coupable

aux yeux de tout le Monde, pour ofer mettre en doute que la Nation Germanique ait le droit de condamner un Ouvrage, ne fut-ce que pour suivre son propre goût & son penchant libre & nullement assujetti. Il froude *Milton* & *Addison*, sans miséricorde; Il range le premier parmi les Auteurs de bas alloi, tels que sont nos *Lobensteins*, nos *Hofmanns Waldaus* & nos *Zieglers*; & il traite l'autre d'Imposteur en matière de Critique. Il dépeint toute la Nation Angloise come une glorieuse, qui se laisse mener par le Nez: *Addison*, aidé de la Vanité naturelle de ce Peuple, lui en a sù imposer si bien, qu'il a pris *Milton* pour un Epique. Il acuse nôtre Defenseur de *Milton* de perfidie contre sa Patrie, pour avoir mis cet Anglois au dessus du comun de nos Poëtes Domestiques. Tout cela se débite avec des tons si graves, & une Autorité si despotique, qu'il doit nécessairement porter la conviction dans tous les Esprits errans, même sans le secours de la Raison.

Nos Critiques Suisses avoient prévû que les Poëtes dominans trouveroient un peu durs des Préceptes, qui leur étoient assez nouveaux & peu conformes à ceux qu'ils suivoient. Ils atendoient cependant du Phlegme Allemand, & du Genie Méthodique, qui domine dans leurs Ecoles, qu'ils com-

batroient quelques uns de leurs Principes avec les Armes de la bonne Logique, pour saper leur Système par les fondemens; ou au moins qu'ils tâcheroient de jeter de l'incertitude sur quelques uns de ces Préceptes. Mais voyant que leurs Adversaires ne leur oposoient que des acufations vagues & des plaintes ridicules, qui laissoient leur Système en son entier, ils se propofoient d'attendre paisiblement, que la Vérité se fit jour par elle-même, en forçant la stupidité & le mauvais goût par son évidence: Mais des Partisans que leurs Ecrits avoient trouvé dans le Cœur de l'Allemagne même les firent changer de résolution.

• Ils aprirent, que les Noms de leurs Antagonistes étoient si illustres en *Saxe*, qu'ils y avoient une Autorité si respectée, un crédit si universel, que leurs Décisions valaient de bonnes preuves, que d'ailleurs les Imprimeurs, & les Libraires étoient dans leurs intérêts, come ceux qui s'enrichissoient des Ouvrages qu'ils recevoient d'eux; que les Journalistes & les Gazetiers Literaires ne faisoient, qu'une Ame avec eux, par la simpathie qui se trouvoit entre les sentimens & les talens des uns & des autres; que Mr. *Gottsched* en particulier donoit le ton aux *Saxons*, qui étoient de tous les *Allemands*, les plus spirituels, & au goût desquels
les

les autres Provinces de la Haute & de la Basse Allemagne se conformoient. Ils leur faisoient craindre que tout ce monde ne réussit à opprimer le bon Goût, come ils avoient opprimé au commencement de ce Siècle ; les Ecrits de Mr. *Wernicke*, Auteur d'un jugement solide, & d'un Esprit éclairé, qui avoit ataqué l'enflure vaine & ridicule des Poètes ses Contemporains.

Les Amis Saxons de nos Critiques Helvétiens leur représentoient encore, que leurs Adversaires, loin de mériter de l'indulgence par la considération que leur stupidité étoit en quelque sorte involontaire, se rendoient dignes d'une punition sévère & exemplaire, par la présomption excessive qu'ils avoient de leurs talens ; que le mal, qu'ils caufoient par leurs indignes Ecrits étoit des plus pernicieux, entant qu'il portoit sur les facultés de l'Ame ; qu'ils corrompoient le goût des Persones qui naturellement l'auroient eu simple & pur ; & que par leurs Ecrits & leurs exemples ils rendoient incurables le goût & le jugement de ceux qui étoient déjà infectés.

Nos Helvétiens crurent devoir déferer à ces avis. Ils se résolurent de châtier ces Perturbateurs du Bon-sens. Mais pour garder le *decorum* ils s'en déchargèrent sur Mrs. *Erlebac* & *Efinger*, leur insinuant qu'en

exposant l'erreur, la présomption, l'obstination, à la risée publique, ils épargnassent les Persones. Mr. *Erlebac* s'avisa donc de se jeter sur Mr. *Triller* & de le combattre par ses propres Armes. Il publia cette partie de la Préface Apologétique que ce Docteur avoit composée dans le premier accès de sa fureur, & qu'il retrancha ensuite par l'avis de ses Amis. Elle paroissoit à Mr. *Erlebac* plus que suffisante pour confondre son Auteur. Mais pour doner à cette Pièce un plus grand air, il feignit d'être d'un des plus zèlez Aprobateurs de la Poésie de Mr. *Triller*. En cette qualité il mit des Notes au bas de son Texte, où il faisoit semblant de prévenir les sinistres interpretations, & mettre sa Défense dans son plus beau jour. Tout cela étoit manié avec une ironie autant instructive que fine & agréable.

Mr. *Efinger* de son côté, s'ataka à Mr. *Gottsched*: Il examina les Décisions, de ce grand Juge sur *l'Art critique & poétique des Helvetiens*, en le comparant avec un Traité que Mr. *Gottsched* avoit composé sur le même sujet. A la condamnation du Poëme de Milton, il ôposa une Plainte ironique, dans laquelle il traite d'injurieux le soupçon de mauvais Goût, que Mr. *Gottsched* fait voir qu'il a conçu contre toute la Nation Suisse, en lui imputant qu'elle s'est laissée

persuader d'avoir de l'estime pour le *Paradis perdu*.

Vous vous feriez attendu, Monsieur, ou que le propre sentiment auroit confondu intérieurement les Critiques Saxons, ou qu'ils auroient fait tous les efforts d'Esprit imaginables, pour se justifier solidement contre les *Helvétiens*, en mettant en évidence la justesse & la vraisemblance des *Fables de Mr. Triller*, & en découvrant aux yeux de tout clairvoiant les defectuosités & les irregularités du Poeme Anglois. Ils ne prirent ni l'un ni l'autre de ces Partis. Dans les *Amusemens de l'Esprit & du Jugement des Allemands* (Recueil de Chefs d'Oeuvres très médiocres, publié dans l'intention de prouver contre Mr. de MAUVILLON, que les Allemands ont de l'Esprit & du meilleur,) il parut sous le titre de *Remarques sur le Fragment de la Préface Apologetique de Mr. Triller*, au lieu d'une Justification, une Brochure triviale, vuide de sens, de raison, & de sel, mais remplie de puérilités fades. L'Auteur avoue lui-même, qu'elles étoient *l'Ouvrage d'un Malade*: Il disoit aussi; qu'il n'étoit pas en son pouvoir de trouver à redire aux *Suisses*, pour le fonds des Matières, qu'il en vouloit uniquement à la forme & à l'expression, de peur que son silence ne leur donnât gain de Cause; qu'il valoit mieux répondre quoique ce fut que d'être réduit au silence

Il prit donc le parti de les pointiller sur quelques Phrases, sur des Mots, de sophistiquer sur quelques Pensées étrangères au sujet. L'Auteur de cette belle Apologie se nomme Mr. *Pitchel*. Il est Maître ès Arts, élevé & nourri dans l'Ecole de Mr. *Gottsched*. Dans les mêmes *Amusemens*, on voit une Fiction allégorique, dans laquelle l'Auteur, qui est Mr. *Gottsched* suivant toute apparence, crût se jouer ingénieusement des Helvétiens. En voici le Plan.

„ ERIS prend la figure de la *Déesse de*
 „ *la Critique*, pour persuader à *Merbod* de
 „ faire la Guerre aux Poètes Allemands.
 „ *Griebertin*, le fidèle Ami de *Merbod*,
 „ la seconde. *Merbod*, se résout à lui obéir.
 „ *Eris* lui jette à la dérobée dans son En-
 „ crier, un petit Serpent, qu'elle a arraché
 „ à la tête d'*Alecto*. Une Muse débonnaire
 „ qui n'abandonne jamais *Merbod* y accourt &
 „ l'en ôte : Mais elle ne peut empêcher que
 „ quelques goûtes de son venin ne se
 „ soient déjà mêlé avec l'Encre. De-là le
 „ fiel, qui distille de la Plume de *Merbod*.
 „ Les Poètes Allemands en ressentent les
 „ effets malins, ils en souffrent. *Merbod* s'en
 „ réjouit, & leur prépare des coups encore
 „ plus sanglans. Tout le monde est atten-
 „ tif aux grands Evénemens, qui en doivent
 „ suivre.

Tout cela est narré en Prose poétique assez vive. On y voit des Peintures, & des Comparaisons : Mais le sens allégorique, ne s'y fait point sentir. Quelle part ont les Helvétiens dans cette Fiction & quel mal leur fait elle ? Une Allégorie prouve-t-elle quelque chose ?

Cela ne sert qu'à donner nouvelle matière à Mrs. Erlebac & Esfinger d'exercer leurs talens dans l'Ironie & la fine Plaisanterie. Le premier composa l'*Echo de l'Esprit Allemand*. C'est une suite de petits Discours critiques dans lesquels il badine d'un air grave, mais plaisant sur les Remarques & les Jugemens étrangers de Mr. Pitchel. Voici les Titres de quelques uns. *I. Eloge forcé d'un Esprit critique sur les Traductions libres du Langage Suisse dans le Saxon. II. Demonstration Historique, où l'on fait voir, que le Fragment de la Préface apologetique, est sorti de la Plume de Mr. Triller. III. Exposition de la Raison suffisante, qu'eut l'Editeur du Fragment d'orthographe le nom de M. TR. LL. R. par l'émission des Vocales. IV. Discussion de la Question Théologique, en quel sens la Reine de Saba & le Roi Hérode ont de la liaison avec la Religion Chrétienne. V. Eloge de la Politesse extraordinaire de certains Critiques Hauts Allemands. VI. Moyens de justifier les imperfections de l'Essai sur l'Art poétique composé par Mr. GOTTSCHED, contre toutes sortes*

d'Objections, avec évidence & sûreté. VII. Dissertation où l'on prouve, qu'il n'est pas suffisamment averé, que les Allemans, Nation judicieuse & spirituelle, méprisent le Poëme du Paradis perdu.

De plus, Mr. Erlebac traduisit en Allemand les deux Lettres de M. De MAUVILLON sur la Langue Allemande, & sur l'Esprit & le goût des Allemans. Ces Lettres avoient soulevé les deux tiers des Saxons & des Silesiens. Ils traitoient sans ménagement l'Auteur de Médifant, & ils regardoient ses sentimens come très injurieux. Cependant Mr. Erlebac dans des Notes justificatives mises sous le Texte de sa Traduction, fait voir par les propres termes de ces mêmes Ecrivains qui s'érigent en Orateurs de leur Nation, qu'ils blâment dans la bouche de Mr. De Mauvillon leurs propres sentimens & les jugemens, qu'ils avoient porté eux-mêmes, quand ils étoient dans un sens plus raffiné, ou différemment affecté.

Mr. Esfinger leur porta un autre coup non moins rude. Il imagina le *Complot des Poëtes dominans*, dont voici le Plan : „ Le Goût „ dominant, Génie malfaisant, considérant „ les progrès de la Critique, craignoit de „ voir bientôt la fin de sa Domination. Il com- „ munique son inquiétude & sa crainte à „ Schottged son Eleve, & son Favori. Ce- „ lui-ci par l'avis de Mouskoule, sa chère

21 Compagne, convoqua les Poëtes & les
 22 Critiques dominans en Sinode, pour dé-
 23 liberer en comun sur les moiens de re-
 24 primer les *Critiques Helvétiens*, & comen-
 25 cer de rétablir en entier les Droits des-
 26 potiques du *Goût dominant*. Ils se rendent
 27 à l'Assemblée. Les plus confiderez ou-
 28 vrent les Avis. Leurs sentimens difèrent
 29 suivant le caractère de chacun; mais tous
 30 sont vains & ridicules. A la fin l'Opi-
 31 nion d'ataquer par des Sophismes les Prin-
 32 cipes & les Dogmes des Helvétions, &
 33 de jeter de la poudre aux yeux du Lec-
 34 teur, sembloit prévaloir, quand leur Dieu
 35 Tutelaire, le *Goût dominant*, se fit voir
 36 A P O M E C H A N E S au milieu d'eux: Ce
 37 Spectre s'assit sur un Trône formé de
 38 Vapeurs, & prenant la parole, il les pou-
 39 d'abord sur leur union fraternelle, & sur
 40 leur zèle pour sa Personne & pour son
 41 Règne. Puis il modère leur ardeur; il
 42 pèse leurs opinions, rejette les unes,
 43 modifie & fortifie les autres. Ensuite il
 44 entre dans un grand détail sur les moiens
 45 les plus efficaces pour leur assurer leurs
 46 places sous son Empire. Tous ces moiens
 47 sont fort déraisonnables, quoique tirés de
 48 la pratique des Critiques Allemans cen-
 49 surés. Les aiant ainsi consolez de sa
 50 présence & instruits par ses Avis, il leur

„ dona sa bénédiction & disparut. Rem-
 „ plis de présomption & triomphans déjà
 „ dans leur imagination, ils blasphémèrent
 „ le beau Nom de la Divine CRITIQUE,
 „ & frémissans de rage ils envoièrent aux
 „ Helvétiens un Cartel de Desfi. La Déesse,
 „ pour mortifier leur présomption, leve ses
 „ Balances, dans lesquelles elle pèse la
 „ valeur intrinsèque des Livres. Elle met
 „ d'un côté *l'Art poétique des Helvétiens*, &
 „ de l'autre celui de *Schottged*, qu'elle ren-
 „ forçoit encore de vingt ou trente Traités
 „ des meilleurs Critiques Teütons. Ce der-
 „ nier côté vola bientôt en haut & frapa
 „ le fléau des Balances. Ceux-ci leverent
 „ les yeux & reconurent la destinée de
 „ leurs Ecrits, sans pourtant en devenir
 „ plus sages, car les vapeurs bleuës du Gé-
 „ nie du *mauvais Gôts* leur avoient ofusqué
 „ le jugement.

L'Auteur, pour prévenir tout soupçon
 qu'on auroit pû susciter contre son inte-
 grité, mit au bas de la page les en-
 droits d'où il avoit pris les sentimens de
 ses Persones symboliques. Si l'Extrait de
 cette Pièce satirique vous contente, *Mon-*
sieur, je pourrois bien vous en doner une
 Traduction entière. Cela serviroit pour
 vous doner une conoissance plus parfaite,
 tant de l'Esprit agréable & solide des Suis-

ses, que de la présomption vaine & ridicule de leurs Antagonistes.

Il me reste à vous dire, que les Critiques Helvétiens ont choisi pour leur Champ de Bataille le *Recueil des Pièces de Critique, de Poétique & généralement de toute sorte d'Esprits*, Ouvrage périodique, qui fut comencé l'Année dernière, principalement dans l'intention d'ouvrir aux *Saxons*, aux *Silésiens*, aux *Brandebourgeois* &c. une Voie pour exposer en sûreté & avec liberté, leurs sentimens sur le beau & le mauvais, & s'affranchir de la Crainte & de l'Autorité des Ignorans de Qualité, dont ils attendent leur Fortune, come aussi du Despotisme des Poètes dominans, qui sont dans la possession de dispenser les Eloges & la réputation. On les fait participer par ce moien à la Liberté Helvetique. Et en vérité les hauts Allemans, qui sentent la Vanité pernicieuse de ces prétendus Maîtres du Goût, ne sauroient mieux garantir la Nation Allemande, de l'Oprobre que leurs Décisions font retomber sur elle, qu'en s'inscrivant publiquement contre elles. S'ils ne donent pas un désaveu formel & public aux Usurpateurs de l'Autorité Littéraire, la Postérité les confondra avec ces Pédans, qui deshonnorent le Bon-Sens de la Nation Ger-

manique, & avec ceux qui s'abaissent à leur applaudir.

Voici les meilleurs Articles du Recueil dont on vient de parler : I. *Traduction de l'Essai sur la Critique de Mr. Pope*, faite par Mr. Drollinguer, Conseiller Aulique du Margrave de Baden. II. *Jean Sachs, Poëme burlesque de Mr. Wernike*, contre les mauvais Poëtes de son tems. III. *Memoires sur l'origine & le progrès de la Critique parmi les Allemans*. IV. *Apologia del Edippo di Sofocle contra le censure del Signor VOLTAIRE*, en Italien. *Défense de Stile du Milton, dans le Paradis perdu*, où l'on s'étend sur la facilité, qu'il y a dans la Langue Allemande, à rendre les expressions emphatiques, énerigiques, & succinctes de l'Anglois. V. *Plan d'un Poëme Epique intitulé : NOE' SAUVE'*. On donne l'invention & la disposition des Matières dans les Argumens de chaque Livre.

Je vous ai rapporté, Monsieur, en Historien fidèle, tout ce qui est venu à ma conoissance de cette Guerre de Littérature & de Critique. Il n'en faut pas d'avantage, pour que vous puissiez juger par vous même de quel côté se trouve la Raison & la Justice. Les beaux & les bons Esprits de vôtre Nation * sont d'accord entr'eux,

* Cette Lettre est écrite de Suisse à un Savant François,

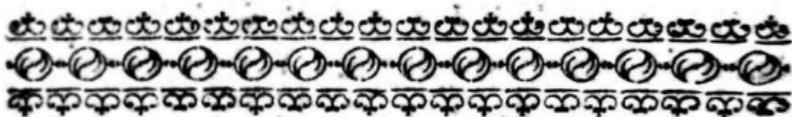
depuis long-tems sur les Vérités certaines, en Matière de Stile & d'Esprit, que l'on traite encore en Allemagne, de problématiques & douteuses. Mettons ces Controverses avec les autres Querelles d'Allemand, & pour nous, rangeons nous toujours du côté de la Raison & de la Vérité, en quel País du Monde & parmi quelle Nation qu'elle se trouve.

Je suis &c.

B. le 16. Mars 1742.

W. Von R.





NOUVELLES LITÉRAIRES.

GENÈVE.

MR, PORTE, Ministre & Régent au Collège de GENEVE, bon Humaniste & habile Grammairien, qui a déjà donné au Public l'Année passée un Livre intitulé *Græcæ Linguae radices principæ ordine Alphabetico digestæ*, vient d'en donner un semblable pour la Langue Latine, dédié à Mr. VERNET, Professeur en Belles Lettres & Ancien Recteur de l'Académie de Geneve. Voici le titre du Livre : *Racines Latines, choisies & rangées selon leurs terminaisons, selon les parties du Discours & selon les règles de la Grammaire. A Geneve chés Barillot & Fils, & se vend chés l'Auteur, 8^{vo}. 1742.* Le but que l'Auteur s'est proposé dans cet Ouvrage, c'est de donner aux jeunes Gens un secours qu'on se plaint qui leur manquoit pour apprendre solidement les Principes de la Langue Latine. Car il en est de cette Langue come de toute autre. Pour en posséder les Principes, il ne suffit pas d'en conoître les Règles; il faut encore en savoir les Mots les plus usités, leur force & leur signification. Or la manière la plus

naturelle & la plus aisée d'aquerir la connoissance de ces Mots, c'est de comencer par aprendre ceux d'où les autres dérivent, dont-ils sont come la Racine, & qu'ils aident à aprendre & à retenir. Le Recueil qu'on done ici au Public, renferme un choix très bien fait de ces Mots primitifs, & est distribué en deux Classes, dont la première renferme ceux dont l'usage est le plus ordinaire, & la seconde ceux qui sont moins usités que ces premiers. Car pour ne pas trop charger la mémoire des jeunes Gens, on a exclû les mots qu'on ne rencontre que rarement, ou qui sont particuliers à certains Auteurs. Outre cela les Mots sont rangés dans leur Classe selon leurs terminaisons, dont la conformité a paru une espèce de rime, qui devoit aider à aprendre à la fois un plus grand nombre de Mots. Le Vocabulaire est encore ajusté aux Règles de la Grammaire, qu'il importe d'inculquer dans l'Esprit des jeunes Gens, sur le Genre & la Déclinaison des noms, sur les Préterits & Supins des Verbes, & on y marque les Exceptions. Mais l'arrangement qui a paru le plus naturel & le plus convenable, c'est de doner aux Noms, aux Verbes, à chaque sorte de Racine, sa place separée; come dans un Jardin chaque espèce de Plante a sa Planche particu-

lière. Enfin on a taché de n'omettre aucune signification considérable des Mots qui en ont plusieurs, afin de bien faire conoitre toute la valeur & la force entière de ces Mots. La signification propre marche la première ; les autres sont à la suite, selon qu'elles découlent l'une de l'autre, & les Poétiques sont distinguées de celles qui appartiennent à la Prose.

Mr. PORTE, pour continuer à se rendre utile à la Jeunesse, a aussi traduit la petite Grammaire Latine & Angloise de Mr. *Rudiman*, l'un des plus savans & des plus judicieux Humanistes qu'il y ait en *Ecosse*, lequel joint l'Esprit philosophique à l'Erudition Grammaticale. On a de lui une Grammaire Latine in 8^{vo}. qui est fort estimée, & cet Abregé qui passe pour un Chef d'œuvre en son genre par la clarté & la brieveté des Règles & des Principes. La substance ou l'essentiel de cette petite Grammaire est mis par Demandes & par Reponses, en deux Colomnes, l'une Latine & l'autre Angloise, pour acomoder ceux qui croient que l'on doit enseigner ces Règles en Latin & aussi ceux qui aiment mieux qu'on les enseigne aux Enfans dans leur Langue maternelle. Au dessous sont des Remarques qui peuvent servir aux Maîtres aussi bien qu'aux Ecoliers, & qui contiennent

divers Principes ou Règles avec leurs Exception. L'Auteur y a expliqué en même-tems les fondemens de la Grammaire Angloise, sur tout pour ce en quoi cette Langue difere de la Latine: Ce qui est aussi très utile à la Jeunesse. Le Traducteur a laissé subsister la Colonne Latine d'interrogations, & il en a donné à coté. la Traduction en François au lieu de l'Anglois. Il a aussi traduit en François les Remarques, & a donné sur la Grammaire de nôtre Langue Françoisse des Principes bien choisis & raisonnez, pour tenir lieu de ce que l'Auteur Ecoissois a fait pour sa Langue. Il a même fait quelque correction pour l'arrangement des tems du Verbe. Ce Livre dédié à Mr. CALANDRINI, Professeur en Philosophie & à présent Recteur de l'Academie de Genève, a pour titre: *Rudimens de la Langue Latine, ou Introduction simple & aisée à la Grammaire Latine, où les Principes de la Langue sont exposés méthodiquement en François & en Latin, avec des Notes & des Observations qui expliquent les termes de la Grammaire, & qui en étendent les Règles: Traduit de l'Anglois sur la 8^{me} Edition, par D. A. Porte. Ministre du St. Evangile & Regent au College de Genève. 8^{vo}. A Genève chez Pellet, & se vend chez le Traducteur. 1742.*

Ces trois Ouvrages de Mr. Porte sont

assurément des meilleurs que l'on puisse employer pour les Etudes Classiques. Il est bon d'ajouter qu'ils sont très correctement imprimés sous les yeux de l'Auteur.

IL vient de paroître aussi une Grammaire pour la Langue Italienne, intitulé : *Le Maître Toscan, ou nouvelle Grammaire Française & Italienne, Par ANDRÉ COSTANTINI : A Geneve chés BARRILLOT & Fils &c.* Cette Grammaire qui est très bien imprimée, contient 326 pages, sans l'Avertissement & l'Épître Dédicatoire adressée à Mr. WINDHAM, Gentilhomme Anglois, à qui l'Auteur a enseigné avec succès la Langue Italienne.

Mr. *Costantini* est né à *Siene* : Il a passé plusieurs Années à *Rome*, & il étoit Membre de diverses Académies, entr'autres de celles de la *Crusca*, où il faut subir un sévère Examen sur la Langue Italienne. Il est donc à présumer qu'un tel Auteur possède sa Langue maternelle, dans un grand degré de perfection. Depuis 25. Années qu'il enseigne cette Langue, il a fait une heureuse expérience de l'utilité de sa Méthode, & plusieurs de ceux auprès desquels il en a fait usage, l'ont déterminé à la mettre au jour.

Il a suivi un Plan différent des autres
Mai-

Maitres, tant pour faciliter la Prononcia-
 tion, que pour doner aux Parties un tel
 arrangement qu'elles conduisent par un Or-
 dre naturel à la Conoissance de la Langue,
 sans être obligé à des redites. Il regne
 en éfet beaucoup de netteté & de préci-
 sion dans cet Ouvrage. L'Auteur fait
 paroître aussi beaucoup d'élégance & de
 justesse dans son stile François, & il y a
 aparence que les Conoisseurs conviendront
 que c'est un des meilleurs Ouvrages qui
 ait paru en ce genre.

B A L E.

LE SIEUR CHRIST, Imprimeur & Libraire
 à BALE, vient de publier deux Ou-
 vrages très utiles & parfaitement bien exé-
 cutés. Le premier est un Livre de Mede-
 cine, où l'on enseigne comment l'on peut
 guérir la Pierre, la Gravelle & la Goute. Les
 Remèdes que l'on propose, sont justifiés
 par des Expériences authentiques. Ce Li-
 vre renferme trois Traités de trois différens
 Auteurs.

Le premier de ces Traités a ce Titre,
*Tractatus de dissolventibus Calculos ac Cirra-
 zione Calculi, & Podagræ ope alimentorum*
 &c. On y enseigne, comment, par une
 certaine Diète & l'usage de certains Ali-

ments, que Pon indique, on peut se délivrer de ces grandes Maladies, sans en venir à des Operations douloureuses, & périlleuses. L'Auteur de cet excellent Ouvrage, qui a été traduit d'Anglois en Latin, est Mr. THEOPHILE LOBB, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Roïale de *Londres*, par devant laquelle ce Traité a été lû en 1739. & approuvé. Après qu'on eut remercié l'Auteur, on le pria de le faire imprimer. On a donc crû qu'ensuite de telles Aprobattons, il falloit rendre cet Ouvrage, plus comun, en le traduisant dans la Langue comune à tous les Savants. Ce Traité est de 327. pages in 8. sans l'Indice.

Le second qui est de Mr. DAVID HARTLEY, Maître ès Arts, & Membre de la Société Roïale, consiste en une Lettre, adressée aux Médecins étrangers, avec ce Titre ; *De Litbonriptico, à Joanna Stephens nuper invento*. On fait que Mademoiselle *Stephens*, a fait la Découverte d'un excellent Dissolvant de la Pierre dans la Vessie ; que le Parlement d'Angleterre, a fait justifier cette Découverte par des expériences bien constatées, & que l'Inventrice en a été magnifiquement recompensée. Cette Epître, de 64. pages, roule sur cette Découverte.

Le troisieme Traité renferme une Lettre de Monsieur STEHELIN de Bâle, Docteur en Medecine & Professeur en Phisique. Chacun fait combien il est attentif à découvrir les secrets de la Nature, & les belles Connoissances qu'il a acquises, lui font un honneur infini dans la Republique des Lettres. Cette Pièce adressée à Mr. *David Hartley* est de 41. pages. C'est come une Réponse à la précédente. Mr. *Stehelin* rend Découverte pour Découverte, aiant eu le bonheur de trouver aux environs de Bâle. une Eau propre à dissoudre la Pierre dans la Vessie. Les Experiences qu'il en a faites, sont conues & se vérifient tous les jours. Il a pris soin de faire graver diverses Planches, que l'on trouve dans cet Ouvrage. On y voit les différentes Pierres qu'il a examinées, & sur lesquelles il a operé, qui servent à rendre plus sensibles ce qu'il discute savamment dans sa Lettre. L'aprobation de quelques uns de ses Confrères, qui ont examiné les effets de cette Eau incomparable, est ici de grand poids.

Le second Ouvrage, que le Sr. CHRIST done de nouveau au Public, est déjà fort connu par trois Editions, c'est le *Syntagma Antiquitatum Romanorum Jurisprudentiam illustantium* du célèbre HEINECCIUS, que

la République des Lettres a perdu il n'y a pas longtems. Ce savant Home avoit revû cet Ouvrage avant sa mort, & outre plusieurs fautes qu'il avoit corrigées, il avoit ajouté de nouvelles Remarques en assez grand nombre. C'est sur ce Manuscrit que cette Edition a été faite. Il n'est pas nécessaire d'exalter le mérite intrinseque d'un Livre qui a réuni tous les Surrages en sa faveur; mais on doit dire que cette Edition l'emporte sur toutes les autres, & que ces deux Ouvrages confirment que le Libraire qui les publie, n'épargne rien pour bien servir le Public, & soutenir la réputation qu'il s'est acquise.

B E R N E.

IL vient de paroître en cette Ville un Livre intitulé: JOHANNIS SALCHLINI, *Specimen Arabicum, seu Analyfis Grammatica & Notæ in Saratam Corani Duodecimam, in qua Josephi Patriarchæ traditur Historia.* BERNÆ, ex Officina Typog. Illust. Reip. Bernensis 1742.

L'Auteur, qui n'est âgé que de 14. Ans, est Fils de Mr. J. J A Q U E S S A L C H L I, célèbre Professeur en Théologie dans l'Académie de *Laufanne*. Les Prémices que ce jeune Auteur donne ici au Public, sont d'autant plus extraordinaires, qu'elles marquent

une Erudition vaste dans un Age où l'on n'est encore qu'Ecolier. On voit par cet exemple comment on peut parvenir, par une culture suivie, à former de jeunes Plantes & à leur faire porter des Fruits si près de leur Naissance. Des Ouvrages tels que celui que Mr *Salcbli* vient de donner au Public, ne peuvent qu'être très utiles. L'Etude des Langues Orientales, & de la Langue Arabe en particulier, si peu connue parmi nous, conduiroient infailliblement à de belles Découvertes en toutes sortes de Sciences, puisque le País des Arabes en a été autrefois le Siège pendant plusieurs Siècles, & que la Typographie est encore inconnue dans les Lieux habités par les anciens Arabes.

Le Livre de Mr. *Salcbli* est dédié aux Seigneurs Curateurs de l'illustre Academie de LAUSANNE, & il contient 181. pages sans l'Epitre Dédicatoire.

N E U C H A T E L.

ON vient de recevoir en cette Ville quelques Exemplaires du *Traité des Fossiles de Suisse*, imprimé à PARIS. En attendant qu'on fasse conoitre cet Ouvrage par un Extrait, on croit devoir avertir d'avance qu'il s'est glissé une faute très considérable dans l'Impression, à la Page 90. Ligne 15. dans ces Paroles : *Cet Homme pétrifié avoit eu*

404 JOURNAL HELVÉTIQUE
*cinq cent quatre-vingt un Pouces de Paris de
 haut : Au lieu qu'il doit y avoir, Cinquante
 huit Pouces & demi de Paris de haut. On y
 trouve encore deux petites fautes dans les
 Noms des Lieux de la Souveraineté de
 NEUCHÂTEL, savoir Freiroux & Tichier, pour
 Treiroux & Sichier.*



LOGOGRIPE.

Quelle que soit mon étendue
 Je ne suis pas si grand que j'étois autrefois :
 Cependant pour passer tout mon Corps en revue,
 Le Curieux peut compter d'y mettre plus d'un Mois.
 Jadis dans la grandeur d'Auguste & d'Alexandre,
 C'étoit mon Siècle d'Or & mon Age brillant.
 Des lors, dans le declin, aujourd'hui chancelant,
 De l'injure du tems je n'ai pû me défendre.
 Qui de me posséder espere avoir le droit,
 Rencontre en son chemin un Rival qui l'étonne.
 Je présente au Lecteur dans un sens plus étroit
 La qualité d'une Personne,
 Et qui, pour le dire en passant,
 Désigne un attribut puissant.
 Six Lettres font mon tout : l'une à l'autre liée,
 L'on peut me combiner au moins sept ou huit fois.
 Trois & cinq, quatre & six, de basse ou vive voix
 J'exprime l'action d'une Ame humiliée.
 Prenez deux, quatre & cinq, dans ce nombre de trois,
 A la Terre mon alliée,
 Pour la désalterer je fournis la boisson.
 Par une autre Combinaison
 Vous trouverez bientôt les deux mots Père & Mère.
 Otez l' (m), je suis une Terre étrangère,
 Qui renferme en mon Sein, si la Fable a raison,
 Le noir Cocyte & l'Acheron.
 Deux, quatre, cinq & six, c'est le point où l'on vise.



Trois quatre & six, je suis un Oiseau blanc & noir,
Que le babil caractérise.

Trois, cinq, quatre, deux, six, voulez vous le favoir?

Je suis terme de Jeu que la vogue autorise;

Je suis encore un lot, heureux qui peut m'avoir!

Cinq, quatre, deux & six, je suis dans la Poësie

Un mot que les Latins ne connurent jamais.

Ami Lecteur, voici le dernier de mes traits :

Trois, quatre, cinq & six, je serai dans la vie

L'état qui s'enchérit même sur le mauvais.

~~***~~

*EPIGRAMME à Mr. C. . . . Septuagénaire,
qui a épousé une aimable Demoiselle.*

TOi, qui tès rendu le Fleau
Des Défauts qu'on reproche à l'Humaine Nature,
Comment, si loin de ton Berceau,
Ose tu rallumer le funeste Flambeau,
D'un Dieu * qui t'as tenu trente ans à la torture?
A ta place, le Ciel, d'un Limon tout nouveau,
Me feroit une Jouvencelle,
Bonne, c'est un grand point, tendre, aimable, fidelle,
Que je lui répondrois, en prudente cervelle,
Je te rends grace, o Ciel, de ce rare cadeau;
Mais n'ayant pas fait voeu de creuser mon Tombeau
De bon Coeur je renonce aux charmes de la Belle.

A V I S.

ON trouvera pendant le courant du
Mois de Mai prochain & dans la
suite, chés Mr. J. JAQUES OBERMEIER, Né-
gociant à BALE, les Eaux Minerales de
Seltz, de Schwalbach & de Sedlitz en Bo-
hème, à de prix raisonnables & pour comp-
tant. Ceux qui en souhaiteront peuvent
lui écrire, en affranchissant leurs Lettres.

* Il avoit été 30. ans avec sa première Femme, qui
n'avoit aucun agrément extérieur.



T A B L E.

L ettre sur le Culte des Dieux d'E- gypte à Rome.	304
Particularités sur la Bibliothèque de Geneve.	334
Lettre sur l'Amitié.	354
— sur la Raison suffisante.	365
Particularités sur la Guerre Littéraire des Beaux Esprits de Saxe & de Suisse.	373
Racines de la Langue Latine.	394
Rudimens de la Langue , ou Introduction simple & aisée à la Grammaire Latine.	396
Grammaire Françoisè & Italienne.	398
Tractatus de Dissolventibus Calculos , ac Curatione Calculi , & Podagræ ope alimenterum &c	399
De Lithonriptico , a Joanna Stephens , nuper invento.	400
Lettre de Monsieur le Docteur Stebelin à Mr. Hartley.	401
Sintagma Antiquitatum Romanorum Ju- risprudentiam illustrantium.	401
Johannis Salchlini , specimen Arabicum seu Analisis Grammatica &c.	402
Traité des Fossilles de Suisse.	403
Logogriphe.	404
Epigramme.	405
Avis pour les Eaux Minerales.	idem.